

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

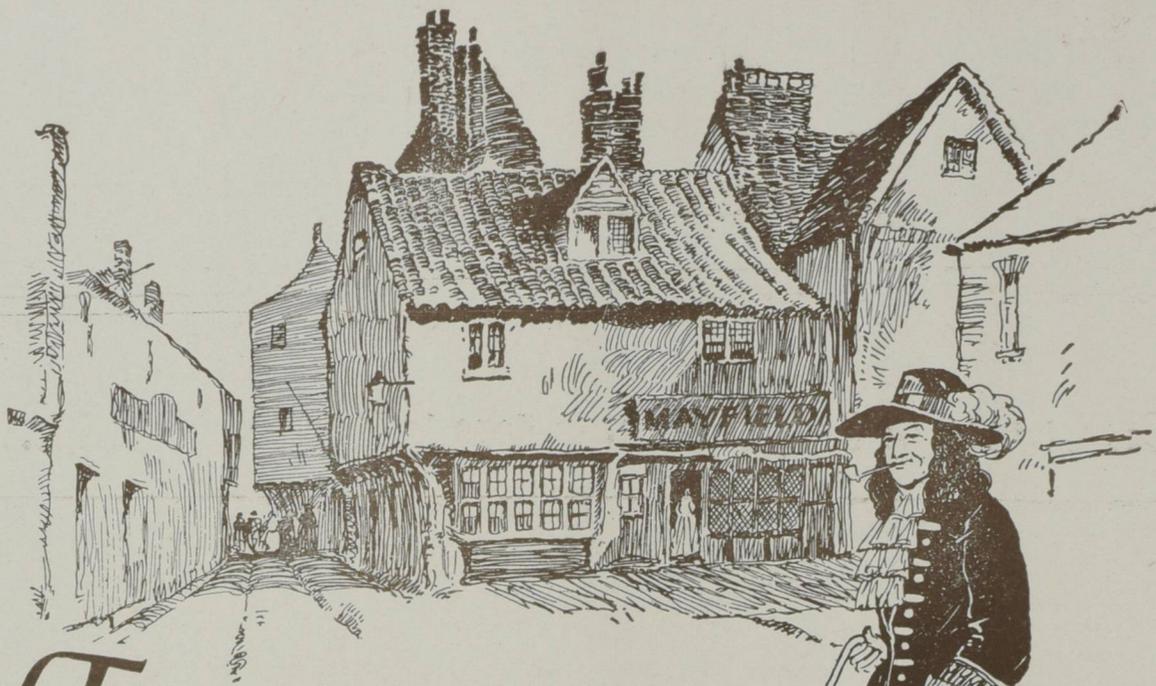
Les Oeuvres de Progrès, çà et là dans la Province de Québec.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Pont du faubourg du moulin, sur la rivière Sansnom, à St-Gervais, Bellechasse, construit en 1924.

Arts, = Sciences, = Lettres

Septembre, 1927, vol. VIII, no. 5 - - 130, St-Vallier, QUÉBEC



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VIII

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1927

No 5

POUR LUTTER CONTRE L'INVASION

L'INVASION :— Huit cents revues ou journaux américains, douze millions d'exemplaires ! Deux millions de dollars en abonnement et vingt millions en annonce, telle est la contribution annuelle du Canada à la littérature américaine au détriment de l'industrie de l'imprimerie canadienne... (L'INFORMATION).

120 magazines américains chaque semaine envahissent QUÉBEC.

Pour lutter contre l'invasion, nous sollicitons votre encouragement

GRAND CONCOURS D'ABONNEMENT MAINTENANT OUVERT

- 1.— Primes exceptionnellement attrayantes
- 2.— Conditions extrêmement avantageuses.

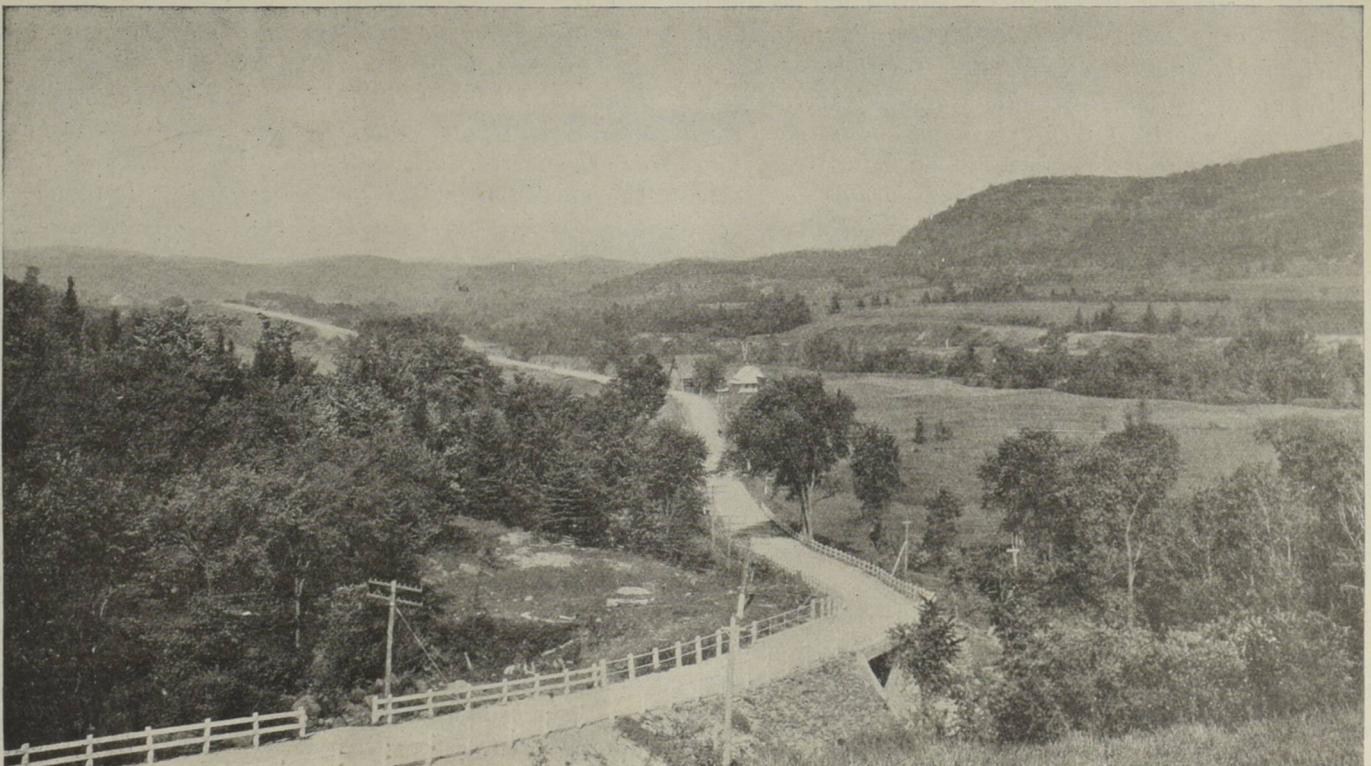
“SOYEZ MODERNES”, abonnez-vous au “TERROIR”
Revue mensuelle illustrée. Magazine canadien-français, fondé en 1918.

ARTS - SCIENCES ET LETTRES

Pour plus amples renseignements s'adresser à

LE TERROIR, ENR.

130, St-Vallier, Tél. 2-1229, QUÉBEC.



AYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Il est un livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature, mais il y a bien des automobilistes qui l'ouvrent sans le lire !

D'UN MOIS À L'AUTRE

La dix-septième Exposition Provinciale de Québec municipalisée, s'est terminée le 10 de ce mois par un succès considérable, croyons-nous. Les développements remarquables de cette entreprise municipale particulièrement difficile à réaliser que fut l'Exposition Provinciale, à l'époque pénible de sa fondation, resteront toujours à l'honneur du Conseil de Ville de Québec et de ses organisateurs qui ont su, dans les circonstances, donner une belle preuve de civisme et d'esprit public.

Le progrès à Québec a toujours un peu, beaucoup souffert violence. Il ne vient à bout de s'affirmer qu'à force de dévouement, de travail et de persévérance. Ce n'est pas que nous soyions plus apathiques que les autres ; nous nous dépensons même souvent outre mesure pour des objets quelque peu secondaires. Nous avons l'activité, l'enthousiasme, l'exaltation des apôtres, mais tout cela est prompt, de peu de durée. La routine, qu'il semble que nous ayions dans le sang, finit trop souvent par prévaloir sur tout. Nous piétinons trop sur place. Tous nos efforts, la dépense que nous faisons de nos forces, notre feu, notre ardeur se résument le plus souvent en des discours sans fin suivis de chicanes répétées. Il serait difficile d'avoir de nous une opinion, en toute justice, plus tempérée.

De sorte que nous ne pouvons pas nous vanter d'œuvres véritablement remarquables qui exaltent la réputation d'une ville et qui la placent dans un rang à part. Un peu gâtés par une nature bienveillante, nous n'avons eu qu'à assister, les bras croisés, en nous congratulant les uns les autres, par exemple, aux développements naturels du tourisme chez nous et aux résultats inévitablement favorables de la position géographique de notre port. Avec un peu plus d'efforts et d'énergie nous eussions accompli des merveilles.

Mais les développements plutôt rapides de notre exposition ont comme pointé notre tempérament d'une exception. Cela n'a pas été sans peine mais pour une fois, les tergiversations, les attermoiements, le piétinement sur place ont été plutôt de courte durée. L'œuvre a marché.

Elle a même traversé sans arrêti, sans hésitation, cette affreuse période de la guerre où tout fut paralysé, où, dans la somme suprême des difficultés matérielles et morales, tout, excepté la marche des armées, restait sur place. Mais on disait. "Après, ce sera plus terrible encore." Et l'œuvre municipale de l'Exposition Provinciale de Québec passa également à travers la crise mondiale de l'après guerre.

Dans l'histoire économique de notre province, on enregistrera avec une bonne note cette victoire des autorités civiques de Québec. Encore trop de petites dissensions empêchent aujourd'hui, il est vrai, de donner la pleine mesure des félicitations à qui elles doivent être faites. Les

auteurs des grandes œuvres doivent attendre la consécration du temps, dans la marche ordinaire des événements, pour obtenir pleine et entière justice.

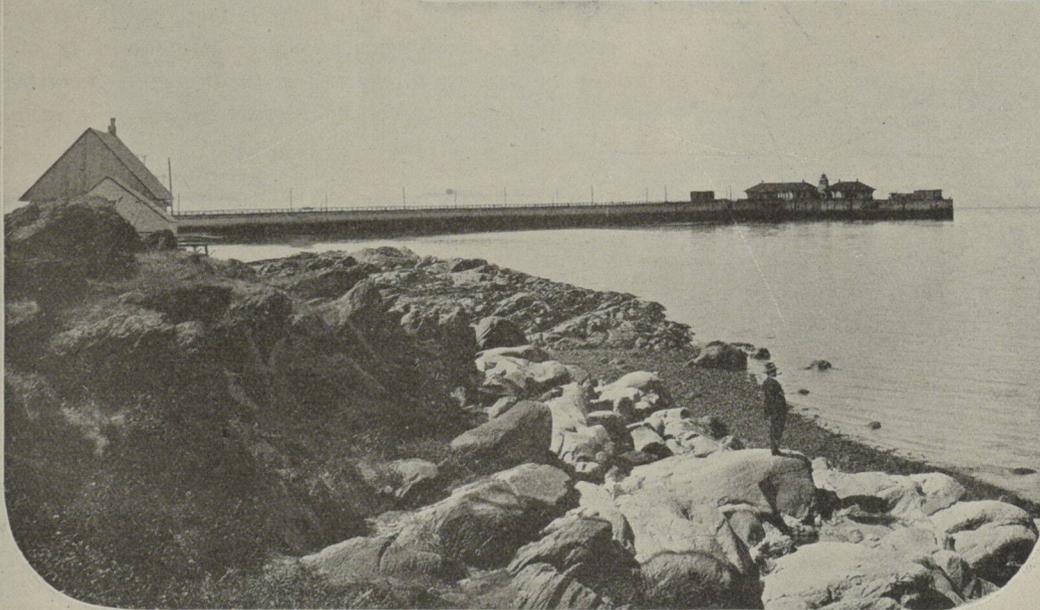
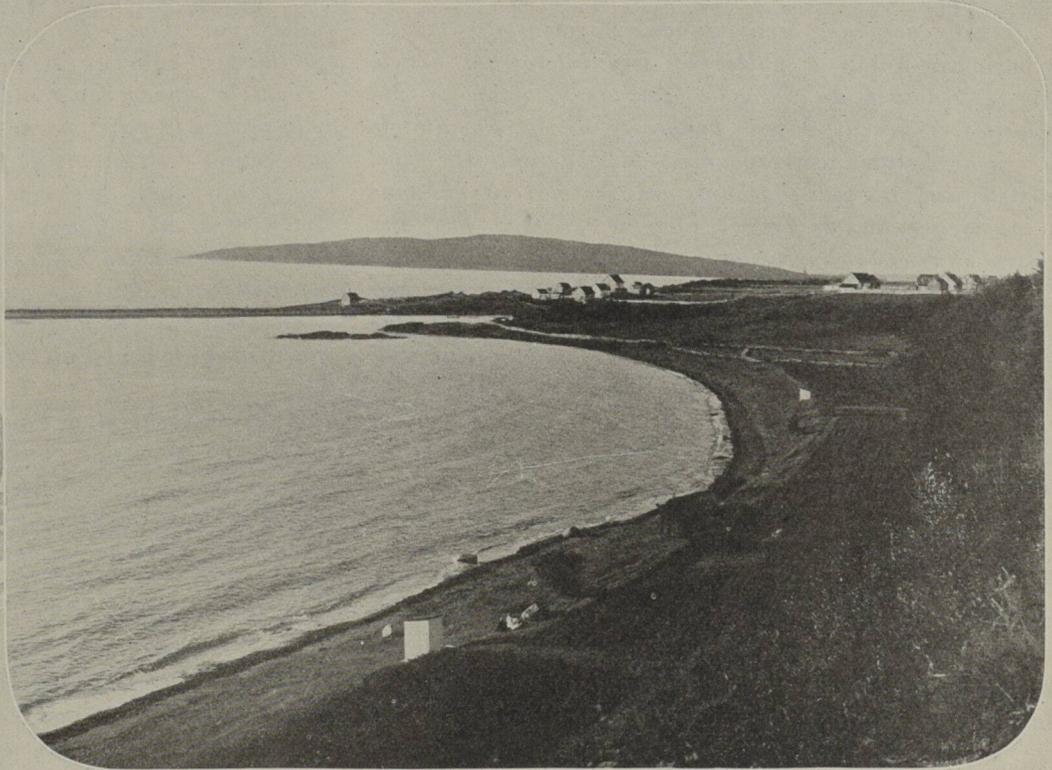
Quoiqu'il en soit, aucune œuvre québécoise n'aura évolué plus rapidement et plus sûrement et, chose extraordinaire à remarquer, dans des conditions à la fois aussi délicates et aussi rudes, que l'Exposition Provinciale de Québec. Cette entreprise nous fait honneur à l'étranger et, on l'a dit souvent, de tous les moyens d'annoncer notre ville, elle est à la tête. On ne se cache pas, d'ailleurs, pour nous le dire, pas plus qu'on ne le fait pour nous signaler nos défauts et nos manquements.

*
* *

Un ami qui fait partie du voyage aux Pays des Ancêtres organisé par la Société S.-Jean-Baptiste de Québec, nous envoie des notes qui nous montrent que le groupe de nos compatriotes qui font ce voyage a été chaleureusement reçu en arrivant, particulièrement en Normandie, d'où sont partis probablement le plus grand nombre de nos Ancêtres. Des journaux locaux, comme l'Ouest-Éclair et le Cherbourg-Éclair et d'autres journaux de la Capitale, comme l'Écho de Paris, publient, en particulier, à la date des 22 et 23 août, d'intéressants comptes rendus des réceptions qui ont été officiellement faites à nos compatriotes.

Nous apprenons qu'à leur arrivée à Cherbourg, à bord de l'Antonia, la gare maritime avait été pavoisée en leur honneur. M. Le Bretevillois, maire de Cherbourg, entouré de ses principaux adjoints et des officiers de la Chambre de Commerce, attendait les Canadiens, qui furent harangués par le Maire et le Président de la Chambre de Commerce, et aussi par M. l'abbé Onfroy, premier vicaire de la Basilique de Ste-Trinité, qui salua par une très éloquente allocution ses frères d'Amérique, leur rappelant de nombreux souvenirs de famille, communs tant aux Normands et aux Hauts-Bretons qu'aux Canadiens français. M. l'abbé Onfroy, énumérant quelques noms de Normands célèbres sur les rives du Saint-Laurent, a rappelé en particulier celui de la Mère Catherine de S.-Augustin, née près de Cherbourg, fille du Cherbourgeois Jacques-Simon de Longpré, morte en odeur de sainteté à Québec, et dont tout le Canada attend impatiemment la canonisation. Puis il y eut, au cours de la fête, chants divers comme Ma Normandie, Vive la Canadienne, La Marseillaise, par la chorale César Franck, Mlle Poulin et M. Fouché.

A cette belle manifestation de bienvenue de la part des autorités de Cherbourg, le maire de Québec, le Dr Valmont



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR.— Quelques paysages souvenirs de la dernière saison de villégiature dans le bas du fleuve!



Martin et M. Victor Morin, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, ont répondu, disant l'émotion de tous les membres de la délégation de se trouver sous le ciel de France et d'y être l'objet d'une aussi fraternelle réception. C'était, en effet, des frères qui se rencontraient, des ancêtres communs dormant leur dernier sommeil tout près de là.

A cette occasion, nous aimons à remarquer que le Cherbourg-Éclair a publié un très intéressant article sur l'« Avenir du Canada français », signé de M. Charles Turgeon, doyen honoraire de la Faculté de Droit de Rennes, correspondant de l'Institut. De ce bel article, l'un des plus touchants qui aient été écrits sur nous dans des journaux de France, nous ne résistons pas aux désirs de citer la conclusion :

« A nous de l'aviver — la flamme des affectifs premières, — de la réchauffer, en témoignant aux Canadiens français une sympathie plus vive, un attachement plus fraternel. Qu'ils soient loyaux sujets de l'Angleterre, qu'ils deviennent citoyens américains ou canadiens indépendants, c'est leur droit. Envers eux, par suite, notre devoir est simple. Aidons-les à défendre et à maintenir la culture et la tradition latines contre l'utilitarisme anglais et américain qui les circonviennent et les assiège de toutes parts. Et pour cela, aimons-les comme un frère aîné, vieilli et désabusé, qui a dispersé sa vie en toutes sortes d'aventures, doit aimer un frère plus jeune et plus robuste, qui mène avec honneur et avec bonheur une existence laborieuse et droite, à l'autre bout du monde. »

*
* *

La chasse est ouverte, c'est entendu, depuis le 1er septembre et nos nemrods s'en donnent à cœur et à poudre que veux-tu. La chronique cynégétique a déjà enregistré des captures magnifiques. Et l'on entend des histoires de chasse épatantes, encore que la plupart soient peu inédites. Cependant, quand la saison de la chasse s'ouvre dans notre pays, de par les ordonnances de l'autorité civile, celle de la pêche est bien prête de finir, sur l'ordre de la Nature, qui va bientôt barrer de glace rivières et lacs, emprisonnant pendant plusieurs mois dans une douce sécurité la gent écailleuse. Mais, heureusement, il n'y a pas lieu de se désoler ; le plaisir de la pêche perdu, on trouve celui de la chasse, et c'est ainsi que le sauvage que nous sommes tous, trouve le moyen d'être satisfait surtout quand on habite un pays comme le nôtre qui est, on l'a dit, le Paradis des sportsmen.

Nous oserions même dire que non seulement la province en général est ce paradis mais que Québec, seule, peut l'être. Sachez-le, ô Américains ! Sachez que dans les vieux murs de Québec l'on chasse et l'on pêche, ni plus ni moins que si l'on se trouvait dans une belle réserve des Laurentides, et cela sans avoir à payer le moindre droit.

L'autre jour, les journaux rapportaient la visite, à peu près semi-annuelle, que font, chaque automne, dans nos

rues, deux ou trois délégués de la tribu des originaux. Voilà pour la chasse au cœur de la ville. Quant à la pêche, disons qu'elle se fait sur une très haute échelle. Naturellement, ceci est une façon de parler, car les gens qui le printemps et l'automne, descendent, par centaines, à la basse-ville, le panier au flanc et une longue perche de ligne sur l'épaule, ne vont pas s'installer sur une échelle, mais sur les quais et les jetées, que l'on dirait avoir été construits spécialement pour cet exercice.

Tout le monde comprendra que nous voulons parler de la pêche à la petite morue ou à l'éperlan. C'est l'une des nombreuses distractions de Québec. Si on l'annonçait, si l'on faisait rouler de ce côté le tam-tam de la réclame, les Américains en raffoleraient, et à l'automne nous en verrions arriver des bandes qui s'installeraient, avec leurs magazines, sur tous les quais de la basse-ville, où ils passeraient toute la journée ni plus ni moins que s'ils se travaient sur le pont d'un bateau en route pour le Saguenay Trip.

Au printemps et à l'automne donc, le spectacle est unique. En voici une physionomie. L'on voit de longues théories de gens de tous âges descendre à la basse-ville, un panier au bras, avons-nous dit, et une perche sur l'épaule. Et tous les jours de ces deux saisons humides et aimées du « nordet » les quais et les jetées, depuis le Foulon jusqu'à l'embouchure de la rivière Saint-Charles, sont garnis de pêcheurs qui, leur ligne trempant dans l'eau grise du fleuve, attendent tranquillement que ça morde, et fument leurs pipes. Le soir, c'est la même chose, excepté que c'est tout le contraire. Ces gens-là, au lieu des descendre à la basse-ville, montent et regagnent le logis qu'ils ont quitté le matin. Le lendemain, tous recommencent le même manège. C'est excitant et follement amusant. A cet égard, seulement Québec eut être considérée comme la ville la plus sportive de l'Amérique.

*
* *

La saison morte dans laquelle nous entrons ne mérite pas toujours ce qualificatif à Québec où il arrive que l'hiver, surtout au point de vue social, est beaucoup plus amusant que l'été.

L'été québécois, en somme, ne se résume, pour la masse, qu'en des fêtes et surtout des congrès qui sont plus ou moins étrangers à la population. Celle-ci est inondée par le flot des touristes qui déferlent sur nos bords et qui, s'ils procurent de l'argent ne lui donnent aucun plaisir. Et le fait est que ceux de Québec qui n'ont pas les moyens de se payer le luxe d'une villégiature à la campagne ne peuvent éprouver aucune des jouissances de la belle saison. Au contraire, ces pauvres gens, durant juin, juillet et août, sont comme des étrangers dans leur propre ville. Ils ne se sentent délivrés qu'en septembre, le mois de la rentrée. Le mois qui marque dans l'année comme une époque prescrite par les saisons et par la nature, le mois qui signifie une fin et un commencement, la fin des excursions et des ran-

données dans les campagnes, le commencement de la vraie vie sociale, avec ses bonnes soirées, ses parties de toutes sortes, ses conférences, ses concerts, son théâtre.

Septembre ! C'est bien la rentrée dans le cycle annuel de notre vie à tous. C'est, en somme, le vrai commencement de l'année ; et, si ce n'est pas septembre, c'est octobre avec, à la fin, son été de la Saint-Martin. Janvier ne signifie rien ; octobre prépre novembre, mois neutre et insignifiant, assommant, mois du sommeil complet de la nature et qui ennue tout le monde.

En fin de septembre commence vraiment la vie sociale. Alors, le spectacle de lent décor que la nature offre à nos yeux impose, semble-t-il, aux moins réfléchis la pensée que quelque chose est achevé et qu'il va falloir repartir pour du nouveau.

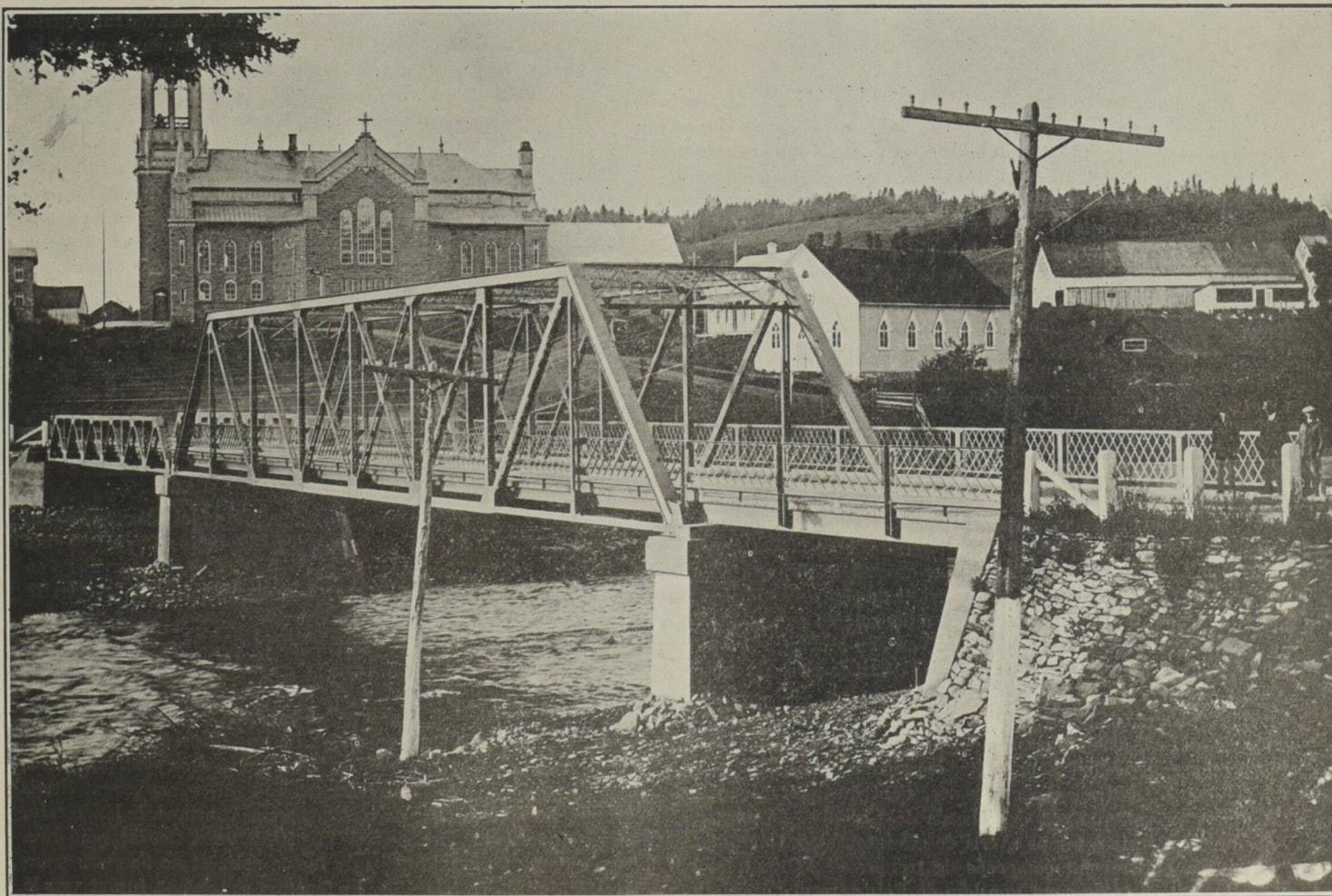
Et le nouveau, ce sont les concerts, les théâtres, les conférences. La saison hivernale est fertile sous ce rapport, à Québec.

Ainsi, nous aurons plusieurs semaines d'excellente opérette française, au Théâtre Impérial de Saint-Roch, puis une ou deux autres semaines de comédie française au théâtre de la Porte Saint-Jean ; et nous ne comptons pas les imprévus. Du côté des conférences, nous en avons

des séries en perspective : les conférences de l'Université Laval, toujours si prisées des gens sérieux qui veulent s'instruire sur des sujets techniques ; les conférences de l'Institut Canadien, pour ceux qui veulent goûter à des mets exotiques que l'on n'a pas l'occasion de déguster dans nos restaurants littéraires, même les plus à la mode ; les causeries de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à l'usage exclusif de ceux qui préfèrent les choses de chez nous racontées par des gens de chez nous, et qui s'y connaissent ; les grandes conférences du Club Canadien sur des sujets de haute politique ; les causeries des Clubs Kiwanis et Rotary, sur les thèmes plutôt économiques, les conférences exceptionnelles du Loyola, sur les grands événements religieux et patriotiques, celles de la Société Saint-Jean-Baptiste et de la Société Saint-Vincent de Paul sur des sujets d'histoire et de philanthropie. Et combien d'autres événements sociaux durant la " rude " saison, qui est plutôt douce, en réalité, d'autant plus douce qu'elle est, depuis quelques années, corrigée, en quelque sorte par les diverses manifestations du carnaval d'hiver qui font de l'âpre saison, à Québec, la saison particulièrement attachante et bienveillante, nonobstant les tempêtes semi-mensuelles du " nordet ".

Damase POTVIN

LES OEUVRES DE PROGRES CA ET LA DANS LA PROVINCE DE QUEBEC



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Pont sur la rivière Causapsal, à Causapsal, Matapédia. Ce pont à superstructure métallique et tablier en béton armé a une longueur totale de 245 pieds, formée de trois travées, la travée centrale ayant 130 pieds et les deux autres 70 pieds et 30 pieds respectivement. La largeur de la voie charretière est de 18 pieds, avec un trottoir de 4 pieds et 6 pouces en amont. Ce pont a été érigé en 1926.

EN MARGE DE LA BAGARRE

LES BATAILLES FRANÇAISES DE L'ARTOIS — QUELQUES VUES RÉTROSPECTIVES

A l'aube, nous sommes en route pour la capitale de l'Artois. Je vais revoir, complètement démolie, cette vieille ville, si réputée dans les annales des comtes de Flandres et de la maison de Bourgogne, si célèbre dans l'histoire de France, par ses églises, ses cent clochers, son beffroi, ses grandes places ; par ses nombreux sièges, ses légendes, ses chansons, ses jeux de la Feuillée ; par son " Mal des Ardents " et sa " Vaudoisie d'Arras ", dont parle Châteaubriand dans ses *Etudes Historiques* ; par son commerce des vins de Bourgogne et d'Espagne et par ses industries du tissage de la laine, ses draperies et ses tapisseries de réputation universelle durant tout le Moyen-Age ; par les événements guerriers ou politiques qui survinrent dans ses murs, et au-dessus desquels plane toujours le souvenir de César, de Clovis, de Charles-le-Chauve, de Beaudoin Bras-de-Fer, de Philippe-Auguste, de saint Louis, de la comtesse Mahaut, de Jean de Luxembourg, de Jeanne d'Arc, de Jean Sans-Peur, de Philippe le Hardi, de Louis XI, de Philippe-le-Bon, de Charles-le-Téméraire, de Condé, de Turenne, de l'abbé Prévost, et plus près de nous, du chevalier de Lévis, dernier défenseur de la monarchie française au Canada, devenu duc de Lévis et maréchal de France ; et, quelques années plus tard, de Lazare Carnot et de Robespierre, enfin de Victor Hugo, Corot et Verlaine.

Mais en approchant d'Arras, d'autres réminiscences me viennent à l'esprit, pendant que je compare la nature des anciens conflits avec les pérépéties de la guerre actuelle.

*
**

Les Allemands arrivèrent dans les environs d'Arras, le 31 août 1914. On rencontra d'abord à Tilloy une forte patrouille de uhlans, qui s'approche de la ville avec prudence, et pénétra le premier septembre dans la citadelle d'Arras, privée de garnison. Le lendemain, la population fut avertie que des forces considérables allaient défilier par les rues de la capitale, mais les boches ne vinrent pourtant que le 6 septembre, au moment où s'allumait, sur toute la longueur de la ligne française, la grande bataille de la Marne. Trois mille soldats teutons occupèrent les casernes. Ce détachement appartenait au groupe du général Von Arnim, qui vint lui-même, avec son état major, s'installer à l'Hôtel de Commerce. Deux jours après, le 8 septembre, ces trois bataillons allemands, ainsi que leur commandant, quittaient Arras pour rejoindre Von Kluck, tenu en échec sur l'Oureq.

Pendant trois longues semaines, la région d'Arras ne cessa guère de subir les incursions désagréables des compagnies de uhlans, qui battaient la campagne sans être inquiétés autrement que par l'action défensive de quelques troupes sénégalaises. Le 27 septembre, le général Maud'huy arriva avec des troupes fraîches pour faire face aux Allemands, dans la région de Lens et d'Arras, au cours de la fautive randonnée vers la mer. Cette armée du général de Maud'huy allait avoir à combattre les deux cent mille soldats de Von Bulow, en plus de deux corps de cavalerie de Von der Marwitz. Monsieur l'abbé Foulon, aumônier français, a ainsi décrit la prise de contact, dans le secteur d'Arras, des deux armées ennemies.

" Les Allemands, pensant nous gagner de vitesse, comptaient s'emparer de la ville, bousculer nos flancs-garde, et rabattre notre aile gauche par le sud. Pour mettre ce plan à exécution, ils avaient lancé sur Arras trois corps d'armée, dont la Garde prussienne, appelée précipitamment des abords de Craonne. L'état major français fut juste à temps averti de ces intentions. Une division française, entièrement composée de troupes de l'Orient, et qui combattait en ce moment non loin de Reims, reçut l'ordre de se transporter d'urgence au point menacé. Ce fut une course folle :

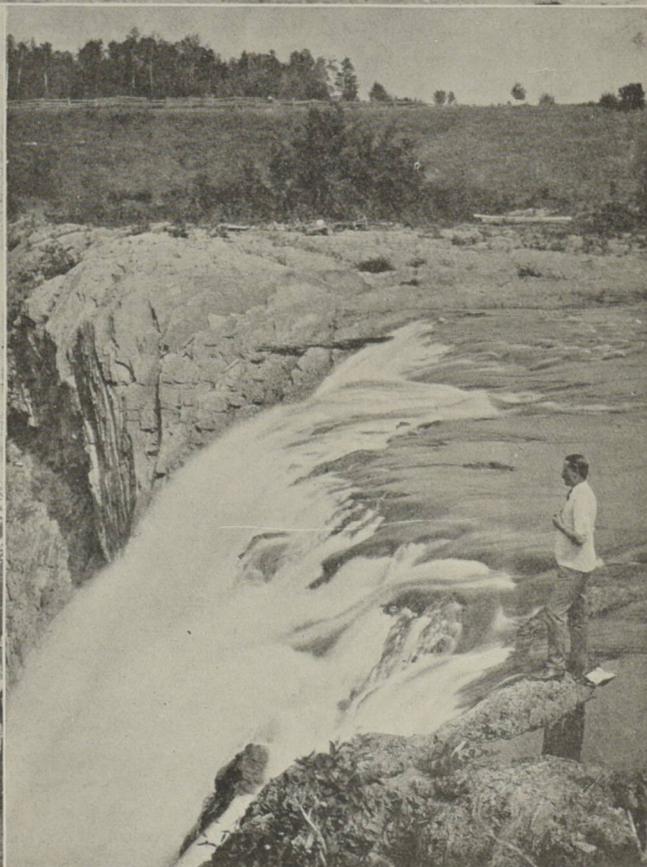
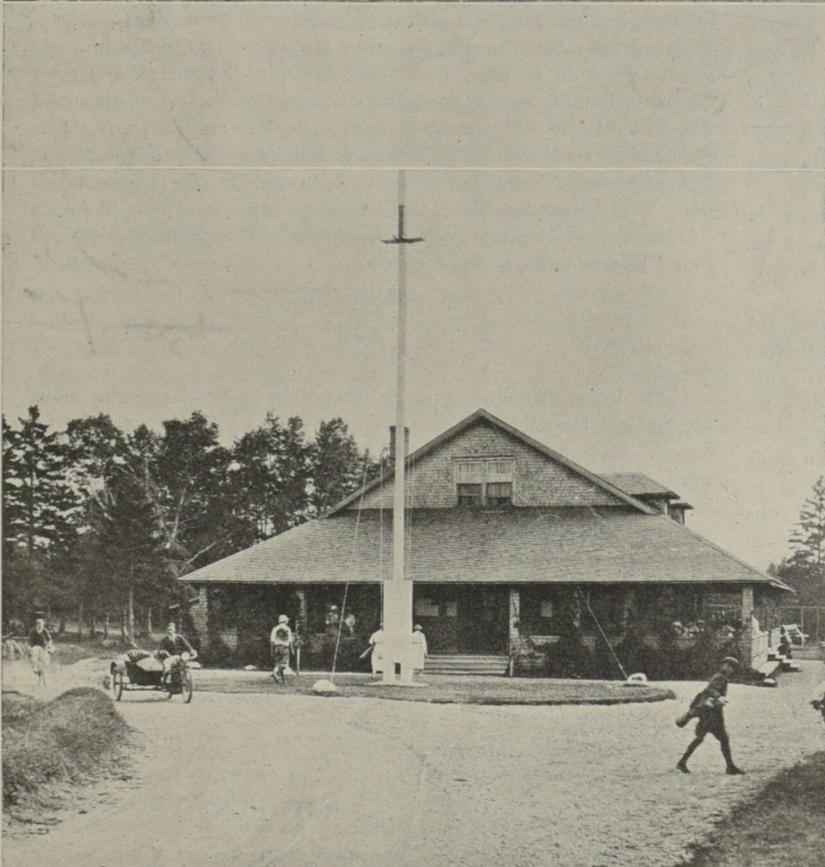
" chemin de fer, autobus, marches forcées de nuit et de jour ; enfin le 27 septembre au soir, la division était à pied d'œuvre. Elle bivouaqua à deux heures de marche de l'ennemi, au milieu des champs de betterave, dans l'immense plaine de l'Artois. La nuit fut froide, et ceux qui veillaient aux avant-postes purent voir la mélancolique comète de 1914, alors dans toute sa splendeur, tourner lentement autour de l'horizon en déployant autour de la Grande Ourse sa traîne argentée."

" Le lendemain matin la division fut prévenue de ce que l'on attendait d'elle : il fallait à tout prix arrêter la marche des Allemands, afin de permettre au gros des renforts français d'arriver et de prendre ses positions de combat."

" Les trois corps d'armée allemand, s'avançaient, protégés par un véritable rideau de feu. Leur artillerie lourde, dépensant ses munitions sans compter, incendiait tout en avant d'elle, d'une invraisemblable averse d'obus. Les marmites tombaient sans discontinuer, balayant les crêtes, éventrant les routes, émettant les rares bosquets, incendiant les hameaux, qui s'allumaient soudain comme des torches gigantesques. N'importe la division française se rua à l'assaut dans cet ouragan."

" Le combat dura sept jours. Les 75, impuissants à découvrir les batteries lourdes ennemies, ne jouèrent, cette fois, qu'un rôle secondaire. L'infanterie, avec des bonds brusques, des arrêts, de brefs reculs suivis de sursauts désespérés, mit trois jours à franchir l'infenale barrière des marmites, puis elle s'élança avec sauvagerie sur l'adversaire. Le contact fut pris par une attaque de nuit à la baïonnette. L'ennemi surpris, décontenancé, ignorant la faiblesse des effectifs qu'il avait en face de lui, s'arrêta, puis fléchit. Les avant-gardes lâchèrent pied, abandonnant les deux villages de Mercatel et de Neuville-Vitasse. Ce fut autour de ces deux villages que, le 2 octobre au matin, la lutte reprit plus acharnée que jamais. Le régiment français qui avait occupé Neuville-Vitasse, découvert par la mise hors de combat du bataillon cycliste qui formait avant-garde, dut battre en retraite. Il revenait presque aussitôt, et reprenait le village. Toujours plus nombreux les Allemands de leur côté se lançaient sans cesse à l'assaut, inlassablement ; dans les rues pavées, les Français se ruaient à leur rencontre. Les charges à la baïonnette succédaient aux charges à la baïonnette. Commencées dans la rue, elles se continuaient en corps à corps désespérés dans les cours, dans les jardins, dans les chambres mêmes des maisons que leurs habitants bien avisés, avaient, par bonheur, évacués quelques jours plus tôt."

" Cela dura jusqu'au moment où le régiment qui combattait à l'est du village, dut plier sous le nombre, et commença son mouvement de recul en défendant le terrain pied à pied. Ainsi découvert sur le flanc droit, les défenseurs de Neuville-Vitasse se trouvaient pris entre deux feux. Ils réussirent cependant à évacuer le village en bon ordre, en infligeant à l'ennemi des pertes terribles. La retraite de la division d'Orient se poursuivit tout en combattant, jusqu'au 4 octobre. A cette date, elle atteignit les éléments avancés des troupes de renforts, qui non seulement avaient eu le temps d'arriver, mais encore d'organiser sérieusement la défense du terrain. Le but était atteint : l'aile marchante allemande, son offensive brisée, se heurtait à une muraille infranchissable. Mais les Allemands tiendront, pendant plusieurs mois, à environ deux kilomètres du centre d'Arras qu'ils ne cesseront de bombarder. Le marmitage commence le 6 octobre au matin, puis se continue le lendemain 7 octobre, qui vit l'incendie de l'Hôtel de Ville. Cet incendie dura trois jours. Des tourbillons de fumée noire et de flammes montaient du toit, sortaient par les fenêtres, se tordant, fusant vers le ciel, enveloppant le beffroi et jetant des flammèches incendiaires



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR. — Un ensemble harmonieux ; la nature calme sous forme de plage et la nature forte sous forme de cataracte puis, entre les deux extrêmes, le chalet de la vertu!



“ sur toute la ville. Le brasier crépitait sans cesse, et l'ardeur du foyer était telle, d'une rue à l'autre, que les maisons prenaient en feu.”

Ainsi parle un témoin oculaire, l'abbé Foulon, dans son livre : *Arras sous les obus*. Puis il ajoute :

“ Quand l'incendie cessa, le corps principal de l'Hôtel de Ville n'était plus qu'un squelette. Le toit si élégant avait été complètement détruit. Sur les murs, les grandes baies ogivales se détachaient béantes, tandis que la dentelle de pierre qui courait le long du mur apparaissait plus transparente et plus fine. Et à côté, le beffroi se dressait toujours, mutilé déjà, troué par les obus, noirci par l'incendie, mais plus admiré, plus aimé que jamais ! ”

Paul Verlaine, qui avait jadis habité Arras, avait écrit :

“ Belle, très au-dessus de toute la contrée,
 “ Se dresse éperdument la tour démesurée,
 “ D'un gothique beffroi sur le ciel balancé,
 “ Attestant les devoirs et les droits du passé,
 “ Et tout en haut de lui, le grand lion de Flandre,
 “ Hurle en criant dans l'air moderne : *Viens les prendre !* ”

*
 * *

Le matin du 5 octobre, la bataille s'était violemment développée sur le promontoire. Des éléments de la 45^{ème} division française sont, par le général Durhal, jetés dans la fournaise ; Fayolle est attaqué sur sa gauche par Souchez, et refoulé jusqu'à Carency-Berthonval-Saint-Laurent. Mais le reste de l'armée de Maud'huy tient bon. La Garde prussienne essaya de couper les communications par le sud, en direction de Doullens, mais elle est arrêtée par le 10^{ème} corps français sur le plateau de Cojeul. Le soir du 5, il faut reculer la ligne du dixième corps, mais la défense est organisée à Beaurains avec le 20^{ème} division Anthoine, et au sud avec la 19^{ème} division Ménissier. La division Barbot, repliée sur Saint-Laurent par le sud, s'est incrustée dans le sol ; on s'appuie à la citadelle et à la gare d'Arras, avec les débris de la 71^{ème} division.

Le 6 octobre, tel que je viens de l'écrire, le bombardement de la ville se déclancha dans la matinée, dura tout le jour, et, le soir, un long cortège d'hommes, de femmes et d'enfants s'écula par le sud-ouest. Ménissier s'était retiré de Beaurains dès le midi.

Le bombardement s'accéléra le 7 octobre. Le huit, Arras fut marmité par des obus incendiaires qui mirent le feu dans plusieurs quartiers. Les Allemands se terrèrent derrière le cimetière de Blangy, à un mille de la ligne française ; nos alliés se barricadèrent dans les rues d'Arras, et creusèrent des tranchées à l'ouest, au sud-ouest et au sud. Le bombardement d'Arras continua durant tout le mois d'octobre. Le 20, le dixième corps ayant dégagé Rouville et la briqueterie de Beaurains, les canons boches écrasèrent Arras sous une véritable pluie d'obus, jusqu'au 22 au midi, alors que le beffroi s'écroula. Dans l'après-midi de ce jour, en présence de Guillaume, on attaque la division Barbot, et on lui arrache la partie est de Saint-Laurent. Le 23, six bataillons du Sénégal reprirent la moitié du terrain perdu.

Après cette date du 23 octobre 1914, les troupes française réussirent à s'incruster dans Arras même, et en dépit du marmitage quotidien, s'y maintinrent jusqu'à décembre 1916, alors qu'elles furent remplacées dans ce secteur par les troupes britanniques, revenant de la Somme, troupes d'abord composées, en majeure partie, de soldats canadiens des trois premières divisions, pendant que la quatrième se reformait à l'arrière, pour venir ensuite prolonger les trois autres à Neuville-Saint-Vaast-Vimy-Souchez, sur un secteur d'une étendue de quatre kilomètres, où pendant les vingt-sept mois antérieurs les plus effroyables combats s'étaient incessamment livrés !

*
 * *

Mais ne quittons pas l'armée française et revenons à l'automne de 1914. La bataille allemande d'Arras terminée, et la ligne de de

Maud'huy demeurant intacte jusqu'à Saint-Laurent-Blangy, la lutte s'était rapidement déplacée vers le nord. N'ayant pu capturer la ville en l'attaquant de l'est à l'ouest, le 1^{er} Vième corps prussien le bombardait sans merci, pendant que le premier corps bavarois avançait sur Vimy et semblait vouloir prendre Arras à revers, par la grande route de Béthune. C'est le secteur que, trente mois plus tard, les Canadiens rendront célèbre par leur brillante victoire du 10 avril 1917.

La lutte un peu ralentie au front d'Arras, transformée en bombardement intense sur une ligne stabilisée, s'est soudainement réveillée sur les collines de Vimy-Lorette, où les troupes ennemies vont se livrer de légendaires combats.

Il s'agit d'abord pour l'armée française d'empêcher les Allemands de s'emparer de la région minière de Lens-Béthune, seule ou première ressource de toutes les industries du pays. Marwitz, avec quatre divisions à cheval, s'était le premier octobre, près de Lens, heurté à la cavalerie française, et l'avait refoulée. Le 4 octobre, la cavalerie allemande pénétra dans Lens. Le lendemain, de Maud'huy concentre toutes ses troupes dans la région d'Aubigny et à l'ouest des collines de Lorette, et se décide d'attaquer Lens avec le maximum de ses forces. La treizième division doit marcher sur Lievin, la quarante-troisième sur Souchez. Mais au même moment le corps d'Urbal est forcé d'abandonner la colline de Vimy, et de reculer jusqu'à Roclincourt et Carency. La cavalerie de Von der Marwitz, ayant soutenu la droite du premier corps bavarois, se pousse en avant le 6 octobre, franchit la route d'Arras-Lens, et parvient jusqu'à la crête de Notre-Dame-de-Lorette. Il s'agit maintenant pour lui de se maintenir à la chapelle de Lorette, et au bois de Bouvigny, où sa division de cavalerie de la Garde prussienne a pris pied. Le 7 octobre, la division française Putz canonne vigoureusement Lorette, mais son infanterie ne progresse que lentement. Le même jour, de l'autre côté de la côte, la 43^{ème} division Lauquetot a atteint Carency. Le 8 au soir, la treizième division tient la fosse Calonne et Aix-Noulette, et la quarante-troisième, le Bois-de-Bouvigny, et la côte 124 de Carency. Le 9 octobre, la 43^{ème} se lance à l'assaut de Notre-Dame-de-Lorette et s'empare de la chapelle. La ligne se stabilise ; le 21^{ème} corps de Maud'huy s'incruste ainsi dans le sol de l'Artois depuis Carency jusqu'à Loos. Mais ici la bataille n'est pas finie ! Elle ne fait que commencer.

*
 * *

Cette lutte d'octobre, pour la stabilisation des lignes, ne nous avait laissé de la partie ouest de la “ Colline Sacrée ”, comme l'a depuis désignée Pasteur Vallery-Radot. L'Allemand qui devant nous, à l'est, tenait toujours Vimy dans ses serres, s'organise en profondeur dans les ruines de Souchez et d'Ablain Saint-Nazaire et se terre au bord oriental de la colline. Des hauteurs où se trouve l'armée française, (je veux dire le 21^{ème} Corps), on voit distinctement les boches circuler dans Carency, dans Ablain, et on les voit même traîner leurs canons dans Liévin et dans Angres.

Le 31 octobre, huit jours après la fixation des lignes à Arras, les boches, recapturent la chapelle de Lorette, et ouvrent de nombreuses tranchées depuis le sommet de la Colline jusqu'au ruisseau d'Ablain Saint-Nazaire.

Le communiqué officiel du triste mois de novembre qui va suivre vous parlera chaque jour de la lutte titanessque qui va être livrée pour la possession de ces tranchées, transversales et droites dans les fonds de Buval, érigées en forme de croissant sur les hauteurs de Lorette. On vous parlera de l'éperon Mathis, du grand éperon, de l'éperon de Souchez, de la Blanche Voie et des Arabes : l'étendue de tous ces éperons réunis n'atteint pas mille mètres de longueur.

A partir de la Toussaint, 1^{er} novembre, et graduellement durant tout l'hiver, le bombardement s'accélère et devient effroyable. Les boches arrosent les Français de leurs trois pouces, “ wizz-bang ”, de leurs quatre pouces, “ fusants ”, de leurs six pouces, “ marmites ”, de leurs huit pouces, “ les gros ” ; chez les Français le bombardement

n'est pas moindre, mais il n'est pas aussi varié : on se sert surtout du " cinq pouces ", dont le tir est précis et efficace. Pendant l'hiver les troupes françaises s'exercèrent au lancement des bombes, des torpilles et des grenades, par-dessus les tranchées, barricadées de sacs de terre, et reliées par des boyaux. Les sentinelles, placées aux postes d'écoute, s'insultent, se jettent des bombes, se fusillent, se bousculent à coups de crosse !

Le 16 mars, le Grand Éperon tombe entre les mains de la 138^{ième} Division.

*
* *

Avec le printemps, la lutte reprend, plus féroce qu'auparavant. Il s'agit pour l'armée française d'essayer de reprendre cette montagne de Vimy, qui masque la plaine de Douai, où l'ennemi concentre ses troupes et organise une opiniâtre résistance, protégé qu'il est par une forteresse naturelle qu'il qualifie " Imprenable ". C'est pour Joffre le moment d'une offensive générale à laquelle les fantassins ont pensé tout l'hiver dans leurs abris demeurés insalubres, parce qu'on les considère fort provisoires, en raison de l'avance prochaine qui doit rompre le front allemand. C'est au général d'Urbal qu'est réservée la tâche d'attaquer les boches de front, dans le secteur Souchez-Neuville-Saint-Vaast, pendant que les troupes britanniques vont essayer de franchir Festubert, en direction d'Aubers. Le 21^{ième} corps français a Lorette pour objectif ; le 33^{ième} Corps doit avancer sur Souchez, Carency, et la Côte 119 ; le 20^{ième} Corps et la division marocaine sont dirigés sur la ferme de la Folie, la côte 140, et Neuville-Saint-Vaast.

Nous sommes au 9 mai 1915, une des dates les plus remarquables de la Grande Guerre. A six heures du matin, depuis Lorette jusqu'à Saint-Laurent, dans cette morne plaine, " comme une onde qui bout dans une urne trop pleine, " sur un front de sept milles, le bombardement commence avec une violence inouïe. Quatre cents grosses pièces, sans compter les autres, tirent sans interruption jusqu'à dix heures du matin. L'atmosphère est limpide : il fait très beau. Sans les horreurs de la guerre, cette matinée serait un de ces choses délicieuses qu'on appelle les douceurs du printemps de France, et qu'on n'éprouve pas ailleurs.

A dix heures, les troupes s'élancent à l'assaut. Au centre, les choses marchent admirablement, et le succès s'accuse tout de suite comme devant être considérable. A onze heures, la Targette est prise, et une lutte épique, une lutte homérique, se livre dans Neuville-Saint-Vaast et aux Ouvrages-Blancs, dans les tranchées de craie. Le 97^{ième} bataillon (appartenant au 33^{ième} Corps Pétain) atteint Souchez et s'y maintient ; le 159^{ième} le dépasse, puis atteint la Côte 119 ; la division marocaine gravit les Côtes de la Colline 140, puis l'un de ses bataillons se rue dans Givenchy à la poursuite de l'ennemi. Il semble bien que le front allemand soit percé, devant le corps de Balfourier, et devant celui de Pétain. En deux heures, on a progressé de trois milles en profondeur, et infligé à l'ennemi des pertes énormes. Les Allemands doivent faire appel à leurs réserves. Pétain demande des renforts, mais les réserves françaises sont à six milles en arrière, et ne peuvent arriver à temps. Le 159^{ième} bataillon redescend la Côte 119, sous la pression des contre-attaques allemandes, la division marocaine doit aussi abandonner la Colline 140. On se replie en bon ordre, avec des milliers de prisonniers. Au sud de Neuville et au nord de Souchez, l'attaque n'avait pas été aussi brillante. Le 20^{ième} Corps n'avait pu qu'entamer quelque peu le Labyrinthe, et se faire héroïquement décimer au cimetière de Saint-Vaast. A Carency, la 70^{ième} division Fayolle n'a pu que mordre dans les premières tranchées de l'organisation allemande, bien que le village se soit écroulé sous un déluge de vingt mille obus tirés en quelques heures. Sur le plateau de Lorette, l'insuccès des Français a encore été plus marqué. Le 21^{ième} Corps n'a pu s'emparer que de deux lignes de tranchées et, a subi des pertes énormes. Dix-huit mois plus tard, je me souviens d'avoir vu, au petit cimetière situé près de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, une grande croix de bois portant cette inscription : " A

la mémoire des officiers et soldats du 133^{ième} d'infanterie, tués " à la bataille du 9 mai 1915, et dont les corps reposent ici. Pas un " seul soldat de ce bataillon n'a survécu pour témoigner de l'héroïsme " des autres. Priez pour eux tous. " Cette inscription donne une excellente idée de l'âpreté de la lutte qu'eurent à soutenir le général Maistre et son 21^{ième} corps.

Les combats des jours suivants seront terribles. Les forces de l'ennemi sont partout puissamment organisées. Son artillerie s'acharne sur les nouvelles positions de l'infanterie française. A Lorette, il a conservé la chapelle et le château, mais le 12 mai on lui arrache enfin la chapelle. On combat dix jours sans arrêt, la tuerie est épouvantable, mais, le 21 mai, le général Maistre finit par arracher aux boches l'Éperon de la Blanche-Voie. Plus au sud, on a réussi à encercler Carency et à s'emparer d'Ablain Saint-Nazaire. Depuis la Targette jusqu'aux environs de Neuville, pendant quinze jours, dans chaque rue, dans chaque maison, on lutte à la grenade, à la baïonnette, au couteau parfois, en de sanglants corps à corps.

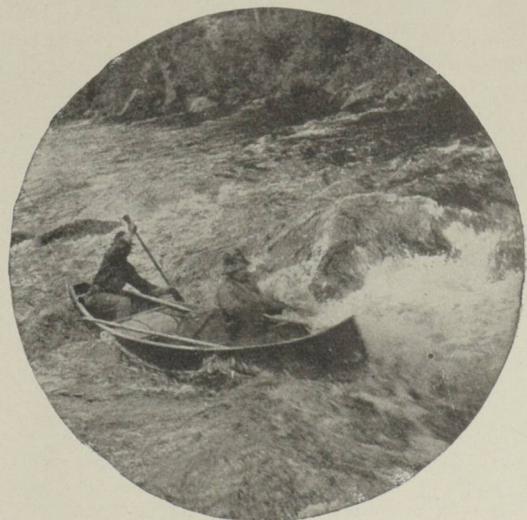
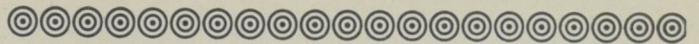
Le 1^{er} juin, la bataille diminue d'intensité, mais le seize, les troupes de d'Urbal sautèrent de nouveau à la gorge de l'ennemi, et le Labyrinthe fut conquis, au sud.

Au nord, le 77^{ième} division dépassait Souchez et le 9^{ième} Corps gravissait les pentes de la Colline 140, et la division marocaine grimpa à son tour sur les flancs de la Côte 119, mais les troupes françaises subissaient des pertes affreuses au Cabaret-Rouge, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. Le fond de Buval resta aux Français, au cours de leur attaque nocturne du 17 juin.

La grande bataille française de l'Artois (la deuxième, car il y en eut une autre, le 25 septembre de la même année, qui correspond à la prise de Loos par les troupes britanniques) la grande bataille, dis-je se terminait dans un flot de sang ! Les Français avaient capturé dix mille prisonniers et progressé de un mille à deux milles en profondeur sur un front de six milles, mais leurs pertes étaient immenses ! Comme le dit Gabriel Hanotaux : " les pentes, les crêtes, les ravins, " les tranchées, les abris, tout ce sol remué où se traînaient les blessés, " où agonisaient les mourants, où pourrissaient les cadavres, avait " coûté à la France le sang le plus précieux, environ cent mille morts, " en trois mois. " *Oui, 100,000 morts et 400,000 blessés ! !*

J.-Auguste GAILBOIS.

(A suivre.)



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR.—

Quand il faut dompter les caprices de la nature ou surmonter les obstacles de la vie, il faut savoir " ramer ".

Au Parnasse Canadien

LA NATURE

PLAINTE

Oh ! porter tristement dans son fragile cœur,
 Son cœur de jeune fille et son âme fermée,
 Porter comme un fardeau secret l'âpre douleur
 De n'être pas aimée !
 Sentir des pleurs d'automne en son cœur de printemps ;
 Cueillir des anémones,
 Des roses, des muguetts . . . , cueillir des lis tremblants
 Et savoir que personne
 Ne viendra respirer leur âme entre nos doigts !
 Avec tous ses sourires
 Etre seule à chanter les parfums des sous-bois ;
 Etre seule pour lire
 Un poème de Beaudelaire ou de Ronsard,
 Et refermer le livre
 Sans lever son regard à l'appel d'un regard,
 Et frissonner de vivre !
 Écarter doucement les branches d'un lilas,
 Pour savoir si l'amour ne vient pas par l'allée,
 Mais, refermant soudain le geste de ses bras,
 Mettre un rideau de fleurs sur sa joie envolée ! . . .

Alice LEMIEUX,
 de la Société des Poètes.

REDDE CÉSARI

Le ciel est un chapeau, sur la tête du monde,
 Dont on voit le dedans. Ses bords sont l'horizon ;
 La soie en est tantôt ou bleue, ou noire, ou blonde,
 Et le ruban des bois change avec la saison.

Souvent, le satin bouffe et le nuage abonde
 Alors, comme il contient des trésors à foison,
 Des diamants tassés, qui crieraient sous la sonde,
 Pour que la perle tombe il ne faut qu'un frisson.

C'est un chapeau royal, dans ses feux ou ses voiles,
 Qui doit poser le monde à la cour des étoiles !
 Mais, pour de tout orgueil lui dispenser l'éveil,

Tous les jours — habitude admirable et prudente —
 Dans un rayonnement diffus de cire ardente
 Le sceau du Fabricant y frappe son soleil !

Dr Clovis DUVAL.

Charlemagne, Cté L'Assomption, Qué.,
 Juin-juillet 1927.

SE SOUVENIR

à Alphonse Desilets.

Vous veniez rappeler à vos cousins de France,
 En un style impeccable et digne de chez nous,
 Que l'âme canadienne a gardé l'espérance
 D'un lien plus étroit nous rapprochant de vous !

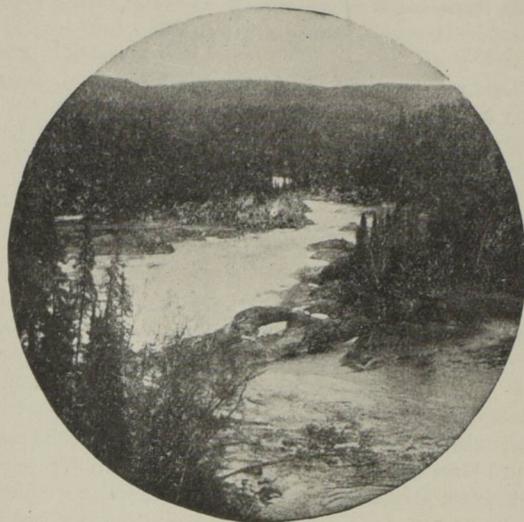
Tous ceux qui vous ont vu conservent une chance
 De vous revoir encore et font des rêves fous :
 Au fond de l'être vit l'ultime souvenance
 De cette Canadienne aimable aux yeux si doux !

Celui qui, sur sa terre, est venu s'épancher
 Ne l'a point oubliée et ne peut s'empêcher
 D'évoquer constamment et sa grâce et son charme;

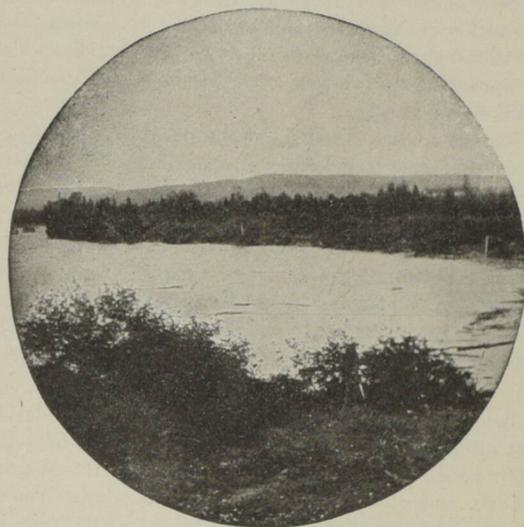
Il la revoit sans cesse et pense tant et tant
 A son pays si cher, qu'il sent, à chaque instant,
 De son cœur à ses yeux lui monter une larme . . .

Fernand CRAUVE.

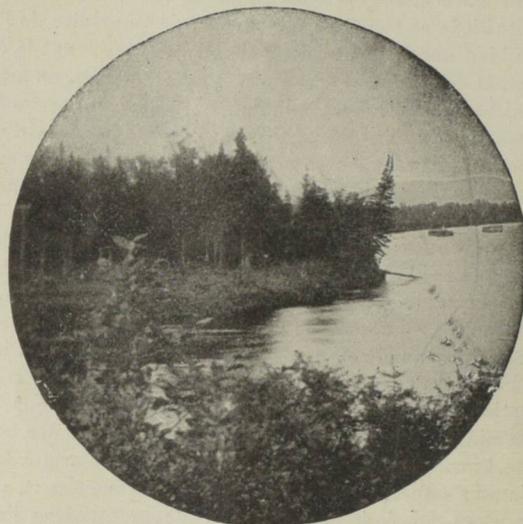
Paris, France, août 1927.



Avant la mer, la terre et la voûte des cieux.



La nature, cette œuvre admirable des dieux.



Sans mouvement, sans vie, indigeste, uniforme
 N'était qu'un tout confus où rien n'avait sa forme
 (De St-Ange).

J.-O. CURWOOD

Au cours de l'automne de 1924, nous nous rappelons avoir rencontré, dans un couloir de l'Hôtel du Gouvernement, à Québec, un homme aux traits fins et distingués, figure plutôt jeune, yeux noirs et profonds, imberbe, cheveux châtains et relevés en brosse sur un large front. Il attendait une audience du premier ministre, l'hon. L.-A. Taschereau, avant de partir pour une longue randonnée dans les " Wilds " de la Baie d'Hudson en passant par le Lac Saint-Jean. Ayant fait sa connaissance, et l'ayant interviewé sur le dur voyage qu'il se préparait à entreprendre, nous eûmes l'honneur de lui remettre une lettre de recommandation pour un personnage du Lac Saint-Jean que nous connaissions intimement et qu'il désirait rencontrer.

Nous avions devant nous le grand romancier américain James-Oliver Curwood, qui vient de mourir en pleine floraison, pourrions-nous dire, plongeant les lettres américaines dans un deuil profond, laissant au monde entier, grâce aux nombreuses traductions dans toutes les langues de plusieurs de ses romans, une œuvre considérable déjà, mais qui nous en promettait une autre encore meilleure, plus solide et plus variée.

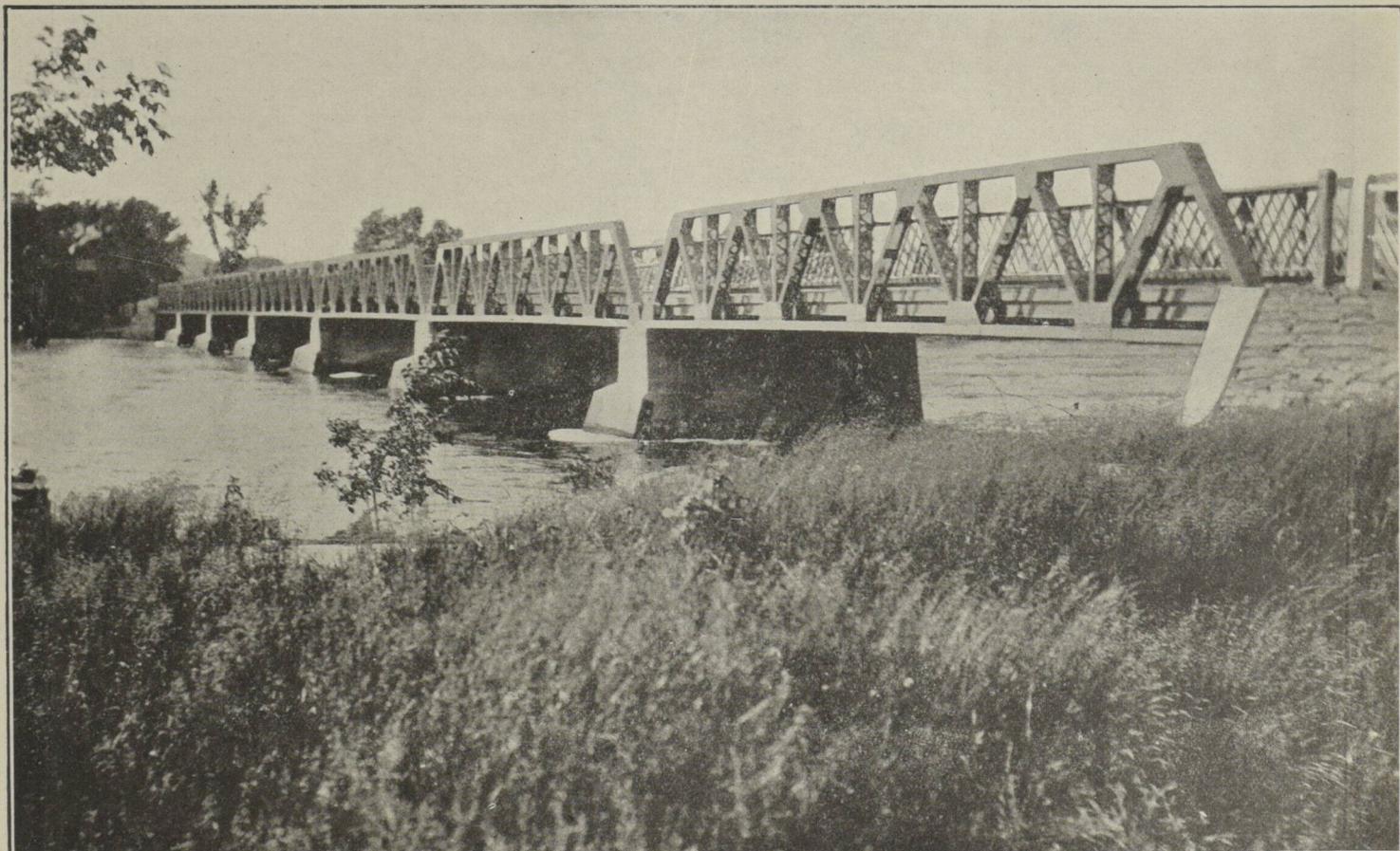
Cet automne-là, l'auteur des *Chasseurs de Loups*, du *Piège d'Or*, et de tant d'autres passionnants romans d'aventures dans le " Wilderness " américain, partait pour aller se documenter pour un prochain roman qu'il voulait broder sur un épisode de l'histoire du Canada. L'a-t-il écrit, ce roman canadien? Nous ne pourrions l'affirmer. Nous croyons que c'est *Nomades du Nord*. Peut-être aussi que la

mort est venue trop tôt arrêter la marche de cet aventurier de la vie libre vers les grands déserts du nord, dans l'immense et merveilleux panorama de ce " Wild ", terme générique, intraduisible, qui s'étend dans le Nord canadien jusqu'au cercle arctique et à la Mer Polaire.

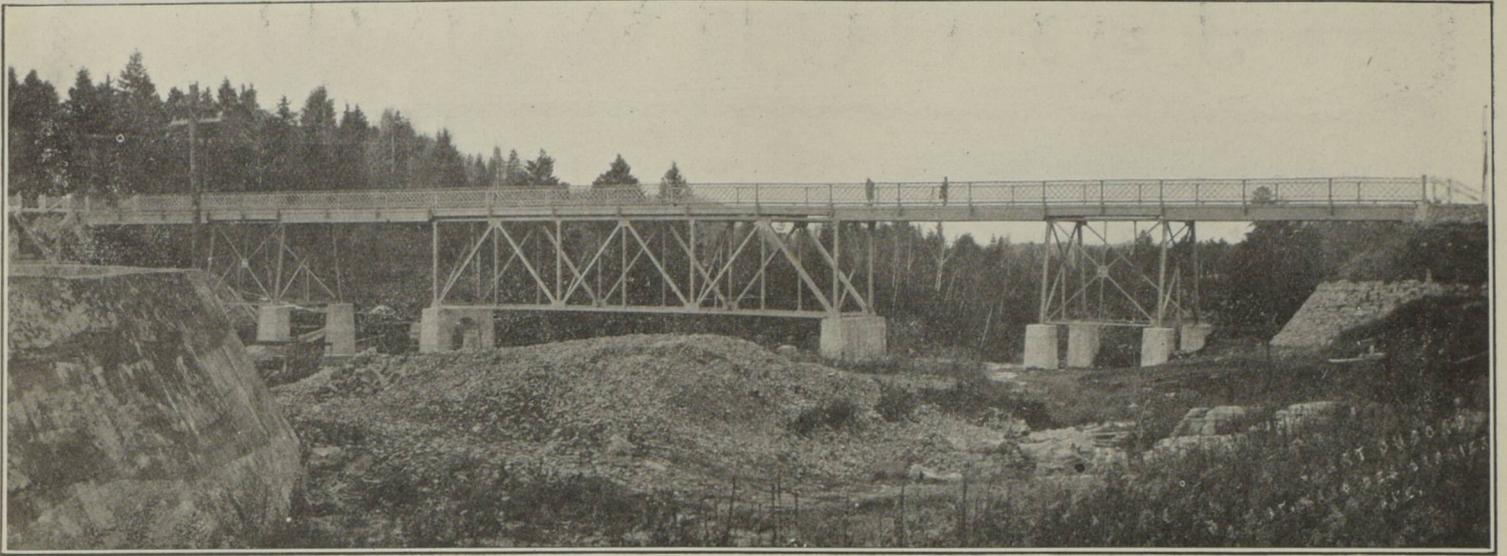
Sur la tombe de ce grand romancier des hommes et des bêtes sauvages, que nous avons eu l'honneur de connaître personnellement dans les circonstances que nous venons de relater, nous ne saurions mieux faire, en témoignage de notre admiration, que de rappeler que l'ensemble de son œuvre est une perpétuelle leçon d'énergie, d'entraînement aux sports salutaires de la neige et du froid, exaltant le courage humain, le courage tenace et souriant, que la vie de ses héros humains forme des pages blanches et pures, où il n'y a pas de pourriture morale.

N'importe, le " Wilderness " et les " Barrens " du Nord canadien et américain n'ont pas montré trop de clémence aux trois plus grands de leurs romanciers. Jack London, l'immortel auteur de *l'Appel de la Forêt*, et de tant d'autres ouvrages, James-Oliver Curwood, qui, dès ses débuts, s'était inspiré du premier, Louis-Frédéric Rouquette, dont la *Bête Errante* promettait tant, dans le sens de la grande aventure romanesque dans le Grand Désert Blanc, sont morts jeunes, à peu d'intervalle chacun, presque au seuil de l'âge mur et chacun privant les lettres américaines et françaises de la dernière partie d'une œuvre qui eut fait, pour de nombreuses générations à venir, les délices du monde entier.

D. POTVIN.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Pont du bois des Filion sur la rivière des Mille-Iles entre St-Louis de Terrebonne et Ste-Rose de Laval, appelé maintenant Pont David, en l'honneur de l'honorable M. Athanase David, député de Terrebonne à la Législature de Québec. Ce pont a superstructure métallique, est d'une longueur total de 525 pieds. Construit en 1923-24.



Les œuvres de progrès çà et là dans la province de Québec.

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Pont près du barrage à travers la rivière Ste-Anne, à S.-Alban, Portneuf. Pont à tablier supérieur d'une longueur totale de 286 pieds, d'une largeur de 18 pieds, formé d'une travée principale de 90 pieds, de deux travées de 40 pieds, de deux de 38 pieds et de deux tourelles de 20 pieds. Le tablier est en béton armé. Construit en 1925.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Est-ce une banquise ? menaçante Est-ce l'épave d'un géant des mers ? Est-ce un monstre de l'océan ? C'est le rocher de Percé, imposant, et tout à côté une flotille "timide" de bateaux de pêche.

Le Roman du Courage

A Saint-Prosper, comté de Champlain, en 1914, une femme devenait veuve avec treize enfants dont l'aîné n'avait que quinze ans. Elle restait dans la plus effarante pauvreté. N'importe, l'homme pleuré pendant quelques jours, il fallut penser à vivre et la veuve se fit blanchisseuse et trayeuse de vaches, dans le rang de la paroisse où elle demeurait. Mais à ces durs travaux, elle ne gagnait pas même de quoi nourrir suffisamment ses enfants pour les empêcher de souffrir. Les voisins en eurent pitié et, certaines saisons, ils lui fournirent qui des pommes de terre, qui de la farine, d'autres encore du lard. Bref, la veuve aux treize enfants, dont cinq couples de jumeaux, était réduite à la mendicité.

Un jour, elle entendit parler d'un pays qui, disait-on, était le Pays de Cocagne des colons qui ont du courage, l'Abitibi. Elle n'avait que cela. Grâce à l'influence de son curé et de quelques amis, elle acquiert deux lots dans le voisinage d'Amos. La générosité de ses coparoiissiens lui fournit la somme nécessaire à l'achat de ces lots et aux frais du voyage vers le lointain Abitibi. Et voilà notre héroïne installée avec ses treize enfants sur ces "lots en bois debout". Elle travaille jour par jour, de la fine pointe de l'aube jusqu'à la nuit faille, d'arrache-pied, péniblement, héroïquement; l'accablante besogne difficile à porter pour un homme, devenant parfois un martyre pour une femme. Les enfants aussi travaillent, filles et garçons, de l'aîné jusqu'au plus petit ramassant, sans doute, les petits bois devant la charrue fouillant la terre neuve. L'on peine, l'on sue, l'on souffre, souvent l'on est malade. Parfois, l'on se sent découragé. Mais, haut les cœurs! Avant le lever du soleil, le printemps et l'été, l'automne, par les plus terribles intempéries de notre capricieux climat, jusqu'à ce que sur la terre la nuit s'abatte comme un noir félin, la femme s'esquinte et les enfants suivent. A la nuit, l'on se couche éreinté, fourbu, mais heureux, car l'espoir de la récompense adoucit et endort la fatigue, anesthésie les courbatures.

Huit ans ont passé de ce dur labeur. La récompense, en effet, est venue, éclatante, belle auréole de mérites et de vertus. La pauvre veuve de Saint-Prosper, la mendicante, grâce à son courage, à son énergie, à son travail et à ses enfants, animés des mêmes vertus, est devenue l'une des plus riches propriétaires agraires de Amos : deux cents acres de belles cultures, cent en pâturage, plusieurs belles granges remplies, à l'automne, jusqu'au faite, une étable modèle, spacieuse, avec les améliorations du tout dernier cri, trente-cinq bellés vaches laitières, douze chevaux, un tracteur, deux automobiles, une confortable maison éclairée à l'électricité.....

Tout cela, en tout au plus dix ans. Cette belle terre, voilà dix ans en effet, était un sombre coin des forêts du nord-ouest québécois. Et les treize enfants de la veuve sont encore vivants : tous travaillent encore avec leur valeureuse mère sur la ferme. Ils sont pleins de santé comme leur mère, malgré les rudes années vécues dans l'âpreté chaotique des terres neuves. Pas un n'a eu l'idée de désertir la maison maternelle. Ils sont tous restés au poste, peinant toujours, travaillant pour agrandir et améliorer le bien, la terre, les garçons, pendant l'hiver, allant s'ensevelir au loin dans les campements des chantiers de bois pour gagner l'argent nécessaire au maintien et à l'amélioration de la ferme.

S'il y a un miracle canadien-français, en voilà une explication, si un miracle s'explique. Miracle d'énergie, d'endurance, de courage, de persévérance, même dans les pires atrocités de la peine quotidienne ; et ce miracle éclate sous la vertu d'une femme jeune encore mais accablée déjà par la misère et les maternités. Quel beau sujet d'héroïne pour un Charles Sylvestre, un Henri Pourrat, un Louis Hébert, un Ladislav Reymont, dont nous avons un double de l'héroïne Hanka !

Madame veuve Philippe Croteau et ses vaillants enfants n'ont pas encore été exaltés par les chœurs du terroir canadien, mais cette mère héroïque vient d'être honorée par le Gouvernement de la province, qui a reconnu son mérite. Un de ces jours derniers, l'hon. M. J.-Ed. Perrault, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, avec l'assentiment de son collègue de l'Agriculture, épingleait sur la poitrine de cette femme forte, nous dirions, de l'Évangile — n'en a-t-elle pas toutes les vertus? — la Médaille d'Argent du Mérite Agricole. Et jamais ovation faite en ce moment, par des centaines de personnes : prêtres, ministres, conseillers législatifs députés, hommes d'affaires, cultivateurs, colons, voire même humbles journalistes qui faisaient partie d'une mémorable excursion organisée en Abitibi par le Ministre de la Colonisation des Mines et des Pêcheries, ne fut plus méritée.

D. POTVIN.

Qu'on rende le fonctionnaire à lui-même, à ses fonctions à ses devoirs. Qu'on accorde le plus large crédit à son initiative, qui ne s'éteint que lorsqu'on l'étouffe. Qu'on libère M. Lebureau de tout ce qui le contraint, le ralentit, le paralyse, le ridiculise, et l'on verra alors ce qu'il est réellement, un monsieur tout court. — Hubert BOURGIN.

* * *

Les femmes ne souhaitent pas qu'on les comprenne par le seul instrument de l'intelligence ; elles espèrent de plus intimes ententes, une plus secrète approbation, cet assentiment en profondeur dont les paroles ne donnent jamais qu'une traduction de surface. — GUY DE POURTALÈS.

* * *

C'est une chose digne de remarque que les hommes d'un génie le plus élevé et le plus énergique aient presque tous possédé au suprême degré l'art de la moquerie et de la satire, témoins Socrate, Racine, Montesquieu, Pascal, Lebrun, Chénier.

NOUVELLE EMISSION

\$200,000.00

d'Obligations 6½% 1ère Hypothèque

BRIQUE FRONTENAC, Ltée, QUEBEC

Propriétés situées à Beauport-Est — Rendement: 1,250 000 brlques par mois.

Garanties : 1ère hypothèque et gage sur tous les biens présents et futurs de la Cie, lesquels, une fois les travaux terminés, vaudront environ \$450,000.00.

PRIX : LE PAIR (100)

La CORPORATION de PRETS de Québec

Frs LETARTE, Gérant

98, rue St-Pierre - Tél. 2-8748 - Québec.

HISTOIRE DES CANTONS DE L'EST

M. l'abbé Ivanhoe Caron, assistant-archiviste de la province et membre de la Société Royale du Canada, vient de publier la troisième partie de son *Histoire de la Colonisation dans le province de Québec*. M. l'abbé Caron, en 1916, a publié *La Colonisation du Canada sous le régime français*. En 1924, il publiait *La Colonisation de la Province de Québec sous le régime anglais (1760-1791)*. Il nous donne, aujourd'hui, la suite de ce dernier ouvrage, où il traite spécialement de la colonisation des Cantons de l'Est (1791-1815). Encore l'histoire de plus d'un siècle de colonisation, — de 1815 à nos jours, — et M. l'abbé Caron aura complété son œuvre, une œuvre primordiale, œuvre passionnante, car l'on s'imagine aisément que l'histoire de la colonisation dans la province de Québec, c'est l'histoire du Canada français. Grâce à cette œuvre, M. l'abbé Caron sera avec raison classé parmi nos meilleurs historiens du Canada.

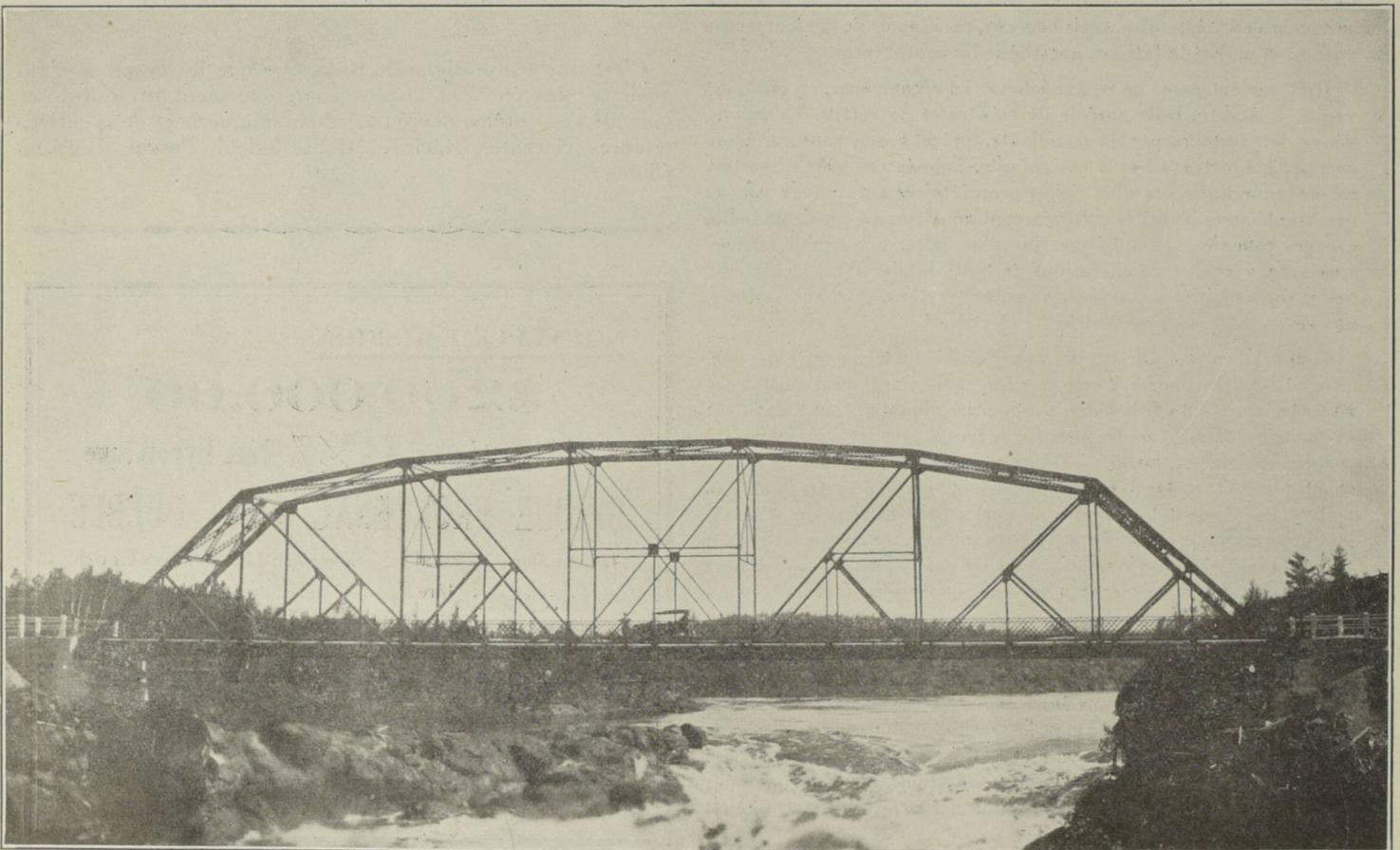
Cette histoire des Cantons de l'Est — cette Suisse moderne du Canada — est particulièrement intéressante, on le conçoit car ce sont ces Cantons de l'Est, développe M. l'abbé Caron, qui reçurent les premiers groupes de population, après l'établissement constitutionnel de 1791, les autres cantons de la province n'ayant été ouverts à la colonisation qu'assez longtemps après. Mais ce qui rend l'histoire de cette partie du pays particulièrement intéressante et variée, c'est que ces cantons furent la patrie d'adoption des sujets américains restés soumis à la Couronne britannique, et les multiples péripéties de leur établissement, les luttes politico-religieuses qui s'ensuivirent. Naturellement, l'auteur, en cours de route, se trouve à heurter une foule de problèmes et de complications historiques, à rappeler nombre de faits qui ne se rapportent pas spécialement aux Cantons de l'Est, de sorte qu'il trace dans ses grandes lignes l'histoire du pays entier, pendant cette période fort tourmentée de 1791 à 1815 ; la période

des Ryland, des Craig, de l' " Institution Royale ", des spéculateurs sur terrains de la Couronne, des loyalistes, etc., des premiers comtés, des premiers députés, des premières distributions de terres, etc. Tout cela, naturellement, est connexe à bien des événements non seulement du Canada mais de l'Europe, comme le contre-coup de la révolution française dans le Bas-Canada, l'immigration européenne, les divers troubles intérieurs, les querelles religieuses, etc.

L'on conçoit donc tout l'intérêt que présente une pareille histoire, faite avec clarté et logique, abondamment documentée sur tous les points abordés : religion, éducation, commerce et industrie, état moral, situation politique, conflits, religieux et politiques, organisation générale. Dans l'établissement de ces Cantons de l'Est, l'on peut constater tout l'effort que l'on a fait pour annihiler l'influence française dans le reste du Bas Canada. Rien n'a été épargné pour angliciser ce dernier, et il se trouve qu'aujourd'hui, après tant de luttes où notre pauvre race avait tout contre elle, même ces Cantons de l'Est où les William Smith, les Samuel Holland, les Hugh Finlay, et maints gouverneurs anglais, voulaient voir prédominer l'élément saxon, deviennent graduellement français par le nombre et par la mentalité.

En ce nouveau volume M. l'abbé I. Caron joint à sa documentation solide, à son style simple et clair, celui de l'historien de bonne marque, à sa logique, une impartialité qui fait honneur à l'esprit de justice de son auteur. Sa publication survient comme marée en carême, en cette année du Soixantenaire de la Confédération, alors que nous nous plaçons à rappeler, en toute bonne conscience et entente cordiale, les multiples faits de notre passionnante histoire.

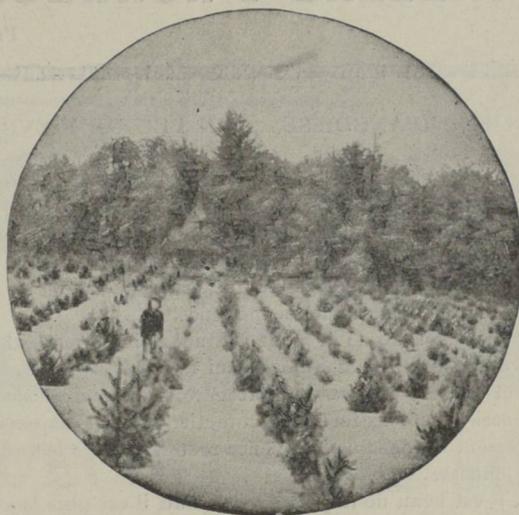
D. POTVIN.



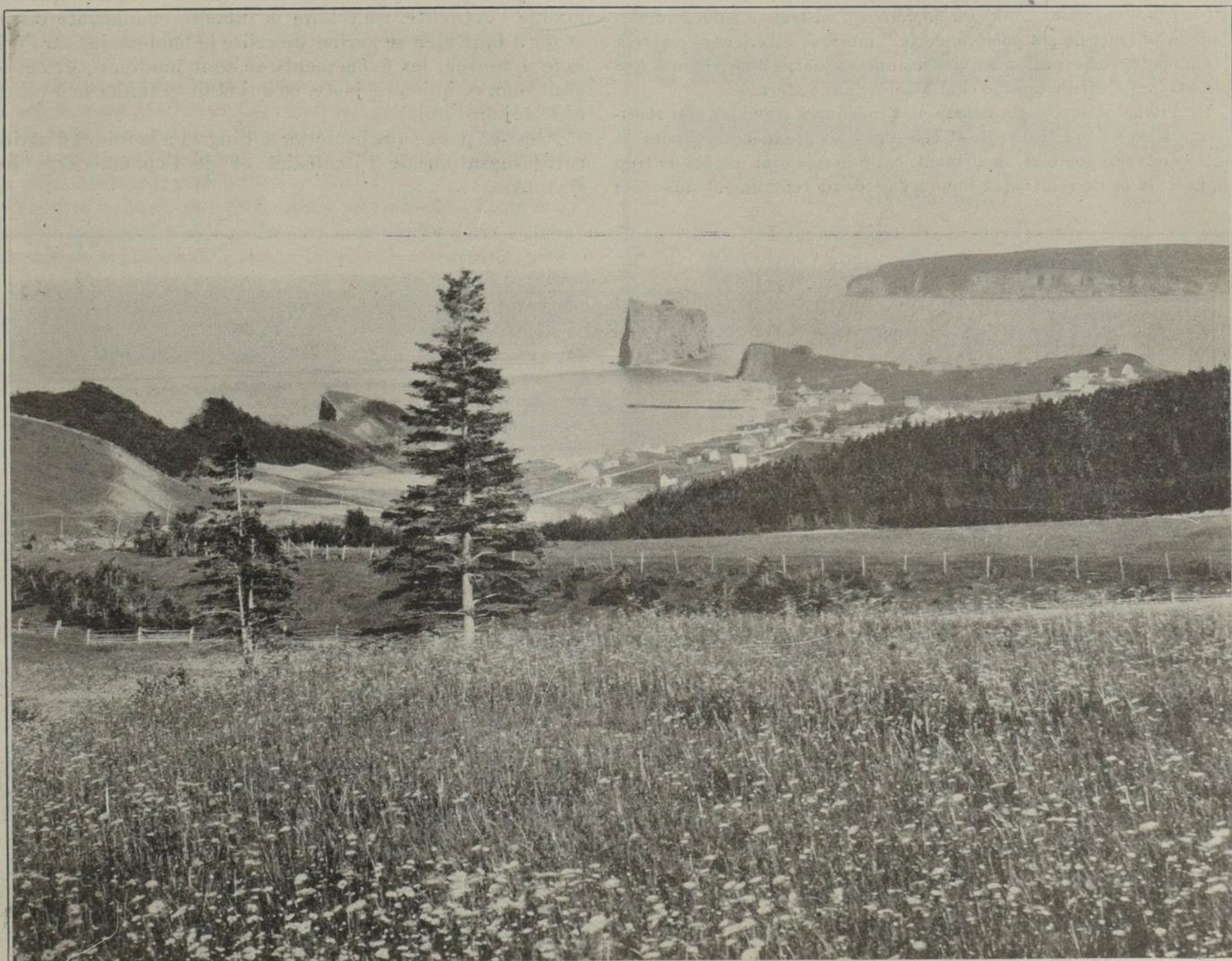
PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — Pont au-dessus des chutes de la Grande Rivière Péribonca, à Ste-Monique (Honfleur), comté Lac S.-Jean. Pont à superstructure métallique de 200 pieds de longueur et de 18 pieds de voie charretière libre. Le tablier est en béton armé. Pont érigé en 1925.



Un canadien-québécois, M. Avila Bedard, en forêt française en compagnie de deux garde-forestiers.



Une forêt renaissante, sur le sol canadien.



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR.— Un endroit idéal, paraît-il pour apprendre la géographie physique. Qui ne reconnaît Percé et cette pittoresque physionomie de la Gaspésie.

TABLEAU D'HONNEUR DES AUTEURS CANADIENS

Par AIMÉ PLAMONDON

“ UN PEU D'ANGOISSE..... UN PEU DE FIEVRE ”

Poésies par ÉVA SÉNÉCAL

Voilà une toute petite plaquette de vers qui dénote chez son auteur une sensibilité ardente, une âme éprise de beauté, un cœur désireux de tendresse, en même temps qu'une grande jeunesse et parfois, hélas ! une non moins grande inexpérience.

Je ne veux pas faire de la peine à Mademoiselle Sénécal, mais je suis convaincu qu'elle est aujourd'hui la première à se dire qu'il aurait peut-être été préférable d'attendre, pour publier son recueil, que sa pensée fût mieux formée, son métier plus sûr, sa personnalité plus nettement dégagée de l'influence redoutable des lectures de sa première jeunesse.

Certes, il est beau de faire des vers, mais il est plus beau encore d'en faire de bons, dans lesquels l'originalité de la pensée se mêle harmonieusement au bonheur de l'expression, pour former un tout complet et gracieux, susceptible de gagner tous les suffrages à leur auteur.

Et malgré toute ma bonne volonté, je ne puis assurer à l'auteur d'*Un peu d'angoisse..... un peu de fièvre* qu'on trouve suffisamment, dans la plupart de ses poèmes, cette “ musique intérieure ” chère à Maurras, rythme profond qui s'insinue en notre âme comme une caresse immatérielle dont le charme obsédant s'éternise.

De l'imagination, de la finesse, des tournures aimables, des sentiments sincères, on trouve tout cela dans les premières aubades de notre nouvelle poétesse. Seulement, ces jolies sont mêlées de trop de fadeurs et de redites, ce bouquet de fleurs tendrement nuancées

est décoré par trop de plantes sauvages aux tons vagues, au parfum incertain.

Il faut que l'auteur fasse à l'avenir un triage soigné parmi les matériaux abondants dont elle dispose et qui nous font espérer d'elle des œuvres de valeur. C'est précisément pour cela que je lui recommande, avant de s'engager définitivement dans la dangereuse carrière de la poésie, de bien éprouver sa pensée, de bien cultiver et orner son esprit.

Mademoiselle Sénécal a du talent, des pièces telles que : *Clair de lune, Qui me dira ? Châteaux de cartes, Où donc allez-vous ?* et *Désenchantement* l'établissent d'une manière péremptoire et délicate. Voilà pourquoi je me permets de lui murmurer à l'oreille, amicalement : prenez garde, avant d'aller plus loin, car à vous qui avez reçu davantage il sera plus demandé. Et ceci dit, je la félicite chaleureusement de son effort, et je l'engage à se mettre pour de bon au travail.

Le journaliste-type rédige des feuilles volantes que commande l'actualité, qu'éclaire la lumière changeante du jour et qu'il faut bien se garder de relire le lendemain, car l'éclairage a tourné, les événements se sont modifiés ; et ce qui était bon, ce qui était juste, ce qui était vrai hier ne l'est déjà plus aujourd'hui.

N'est-ce pas ce que le métier a d'ingrat à la fois et d'attirant cette sensation de l'immédiat et de l'éphémère ? — LÉON BAILLY.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — Un coin du pays laurentien où des lacs et des montagnes encadrent les champs des laboureurs et les habitations des paysans !

'La Femme et la Civilisation'

Par Madame HENRIETTE TASSÉ

Partant de ce principe un peu paradoxal que "c'est une erreur de regarder la civilisation comme étant exclusivement l'œuvre de l'homme", puisque la matière première de la civilisation n'existe tout d'abord que grâce à la femme, je suis heureux de l'affirmer l'homme y contribuant aussi quelque peu, il faut bien hélas ! le constater, Madame Henriette Tassé nous brosse une immense fresque où elle représente, aux minutes les plus caractéristiques de leur existence, certaines des femmes les plus célèbres de l'histoire, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, j'allais presque dire jusqu'à la fin des temps.

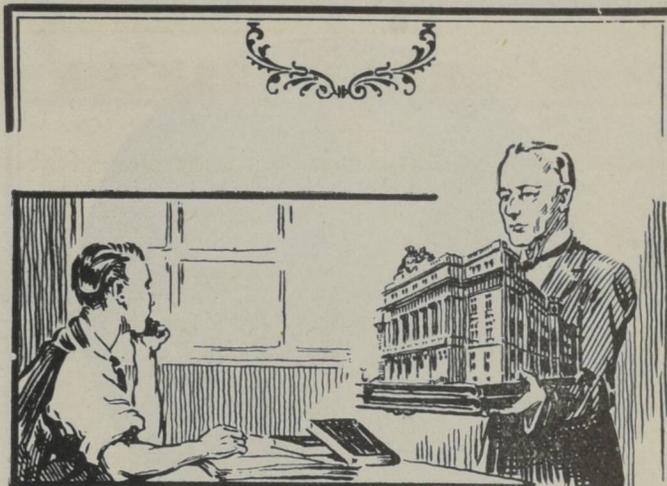
Il faut avoir beaucoup lu, beaucoup retenu et passablement médité, pour dresser un tel arbre chronologique où se superposent, avec une symétrie qui ne manque certes pas d'élégance, les différentes époques du féminisme à travers l'histoire. C'est précisément le cas de Madame Tassé, qui est une des travailleuses les plus acharnées, les plus patientes, les plus méritantes, qui honorent, à l'heure actuelle, les lettres canadiennes.

Aucun ouvrage, si touffu, si rébarbatif qu'il puisse paraître, n'effraie cette intrépide chercheuse, pourvu qu'elle le soupçonne de pouvoir reculer d'une ligne l'horizon pourtant large déjà de son érudition passionnée. Aussi nous devons la remercier de nous faire assister à ce défilé glorieux de femmes illustres et de nous montrer les ressemblances héroïques de toutes ces filles de l'Eve éternelle, sœurs de beauté et de noblesse souvent séparées par des siècles et des océans.

Sur chacune de ces gentes dames et demoiselles, Madame Tassé dit peu de chose, à la vérité. Elle se borne à nous les présenter en une phrase brève, qui les peint d'un seul trait ou bien encore elle leur laisse la parole et leur fournit l'occasion de buriner elles-mêmes en nos mémoires leur souverain.

Pour être franc, je ne puis terminer sans avouer à l'auteur qu'il m'aurait fait grand plaisir de trouver dans son livre une couple de dissertations sur le rôle de la femme tel qu'on le comprenait autrefois et tel que l'ont fait les exigences de la vie moderne. Ces considérations, qui n'auraient pas manqué, je le sais, d'être intéressantes, piquantes même, nous auraient permis de mieux comprendre l'apparente différence entre la femme d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

J'ai l'espoir que Madame Tassé réparera, un de ces jours, cette lacune, volontaire peut-être, de son présent ouvrage, et qu'elle nous invitera à étudier avec elle la femme moderne, ses droits, ses devoirs, ses responsabilités. En attendant, je la remercie de nouveau de son intéressante contribution à notre littérature, et je lui souhaite de très nombreuses lectrices et de plus nombreux lecteurs.



"L'ECOLE CHEZ SOI"

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -- --

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure "L'ECOLE CHEZ-SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité
- Economie politique
- Langue anglaise
- Le français commercial
- L'Anglais Commercial
- Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60



Vous faut-il une nouvelle fourrure?

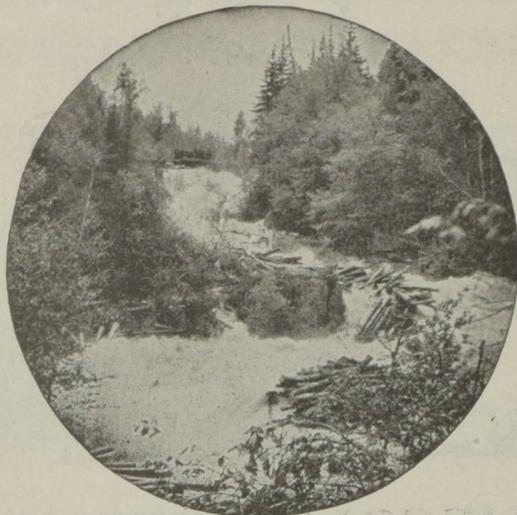
Ou encore une transformation aussi bien qu'une réparation soignée? Consultez

ULD. BEDARD
Marchand et Manufacturier

Où vous aurez la plus grande valeur au plus bas prix.
SATISFACTION GARANTIE.

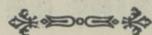
242, RICHELIEU, - - - - QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'École des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'École des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

SUR LA GRAND'ROUTE

NOUVELLES, CONTES ET CROQUIS,
PAR DAMASE POTVIN.

Pour notre grand plaisir, M. Potvin vient de réunir en un joli volume quelques-unes des nouvelles et quelques-uns des contes qui l'ont rendu cher à tous les amis du terroir, de même qu'à tous les fidèles des lettres canadiennes, et qui lui ont valu, au surplus, des couronnes fort honorables, dans différents concours littéraires " au doux pays de France ".

Dans toute son œuvre M. Potvin s'est efforcé, avec succès, de prouver que les gens et les choses de chez nous sont dignes d'être étudiés, méritent d'être racontés. Et il a convaincu, depuis longtemps déjà, les nombreux lecteurs qui prennent hautement ses ouvrages. Ce n'est pas là le fait d'un médiocre écrivain, et je n'en veux pour preuve que l'échec lamentable de plusieurs auteurs, joliment doués pourtant, qui ont essayé en vain de cultiver ce genre de littérature, beaucoup plus difficile qu'il ne le paraît, parce qu'il exige qu'un auteur se renouvelle sans cesse, tout en restant toujours foncièrement le même. Mais, encore une fois, M. Potvin a su vaincre cette difficulté redoutable, et il est devenu, depuis plusieurs années, l'un des tout premiers de nos conteurs et de nos romanciers du terroir, et je songe particulièrement en ce moment à telle et telle page du *Français*, ce roman de chez nous, si émouvant, si évocateur, si intéressant.

Sur la grand'route, ceux qui suivront l'auteur, et ils sont nombreux rencontreront des types uniques, brillamment croqués par le crayon agile de l'artiste qu'est M. Potvin, et, qu'il s'agisse du *Montreur d'ours*, du *Bonhomme Thérien*, du *Vieux cheval* ou de la *Corvee*, je puis leur assurer qu'en compagnie de ces braves gens sans malice et le cœur sur la main, ils seront sûrs de ne pas s'égarer et ils trouveront le chemin trop court.

Quel est celui d'entre nous en l'âme duquel ces évocations exquises des temps passés, des chères coutumes de nos campagnes, des agréments de la vie simple et paisible des vieux ancêtres, ne versent pas cette douce et bienfaisante mélancolie qui est encore un bienfait, puisqu'elle nous rapproche des jours les plus heureux que nous avons connus, et qu'elle nous force à reprendre contact avec l'âme de la race, dont les multiples contingences de la vie tendent parfois à nous séparer, à nous éloigner.

M. Potvin réussit également bien le croquis de genre, et sa fantaisie intitulée *Auc noisettes* a pour moi une saveur charmante, qui me porte à le prier de ne pas négliger cette forme d'art et d'y revenir de temps à autre pour notre plus grand contentement.

Sur la grand'route, où l'auteur marche allègrement, d'un pas assuré, en chantant un refrain joyeux, il rencontrera certainement, avant longtemps, dans nos campagnes qu'il aime tant et qu'il connaît si bien, le sujet d'un nouveau roman de mœurs canadiennes. Je suis assuré qu'aussitôt il fera halte, à l'orée de quelque bosquet parfumé, au bord d'un ruisseau jaseur, et que, tirant de son étui sa plume fidèle, il se mettra résolument au travail, pour enrichir nos lettres d'une œuvre nouvelle, vivante et savoureuse.

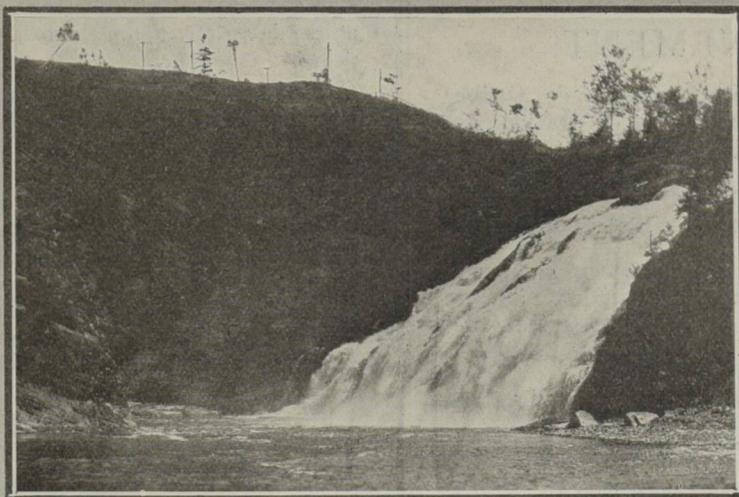
J'attends donc avec impatience le prochain roman de M. Potvin. Il sera, pour tous les gourmets de notre littérature, l'occasion d'un nouveau régal, et nous le dégusterons ensemble, avec l'ardente gourmandise que nous avons pour les meilleurs mets de chez nous.

Aimé PLAMONDON.

* * *

Personne n'a plus d'influence sur l'évolution de la langue que le journaliste. Personne n'a plus de difficulté, et, par conséquent de mérite, à bien écrire.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soon.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR. — Rivière-du-Loup, bas St-Laurent. La rue Lafontaine. 2. Les grandes chutes, près de Rivière-du-Loup.



Entrée principale

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier

Téléphone 3-3313

FONDATION DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
INSTALLATION ET OUTILLAGE MODERNE
DIPLOMES OFFICIELS

ENSEIGNEMENT

Le programme de l'École Technique de Québec comporte l'enseignement théorique et pratique des métiers suivants :

**MÉCANICIEN, FORGERON, FONDEUR,
MENUISIER, MODELEUR.**

La partie théorique de l'enseignement comprend des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre géométrie, trigonométrie), de sciences (mécanique, physique, chimie, électricité), et de dessin industriel.

La rétribution scolaire est de \$1.50 par mois pour la 1ère année.

Des bourses sont accordées aux élèves méritants des 2e et 3e années.

L'Administration offre les cours suivants :

- a) Cours du jour commençant vers la mi-septembre.
- b) Cours du soir commençant vers le 1er octobre.
- c) Cours spéciaux d'automobile pouvant commencer en tout temps de l'année scolaire.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Un autre Français

L'Émigrant, ROMAN DU TERROIR CANADIEN, PAR FERNAND CRAUVE

Édition Jean Budry & Cie, à Paris.

Si notre ami Damase Potvin n'a pas encore lu le délicieux roman de M. Fernand Crauve, il m'en voudra peut-être de faire ici un rapprochement. Mais, qu'il ne se prive pas plus longtemps du plaisir dont j'ai joui à la lecture de *L'Émigrant*, frère du *Français* et proche cousin de *Maria Chapdelaine*.

M. Fernand Crauve, qui vécut au Canada plusieurs années, raconte l'histoire d'un jeune Français venu en ce pays vers 1903, à la suite d'une catastrophe financière de famille. Cet émigrant, débarqué d'abord à Québec puis à Montréal, note au passage quelques traits fort sympathiques de notre physionomie latine et française. Il pressent déjà qu'il aimera son pays d'adoption et qu'il n'aura point de peine à s'y attacher.

Mais, c'est vers le Témiscamingue québécois, dans la région de colonisation la plus connue alors, que le nouveau venu s'arrêtera. A Saint-Bruno-de-Guigues, paroisse modèle et progressive, l'émigrant s'est vite taillé une place dans les activités nombreuses qu'exigent les développements sociaux, éducationnels et économiques d'une région nouvelle. Son expérience des hommes et des choses, sa culture générale, ses vertus de prudence et de ponctualité au travail, en font un citoyen remarqué et digne de toutes les confiances. Et parce qu'il aime la terre hospitalière, et ne cesse de la proclamer belle et bonne, il reçoit sans délai la récompense promise aux hommes de bonne volonté.

Fernand Saincour, *L'Émigrant*, connaît avec les charmes et la beauté de la grande nature sauvage, l'émouvant intérêt de la vie et des mœurs de nos races indigènes, qu'il pourra étudier en compagnie d'un Oblat missionnaire. Puis les liens d'amitié et ensuite d'affection qu'il aura noués avec quelques familles : l'estime et le respect qu'il se sera acquis parmi ses concitoyens d'adoption, le conduiront jusqu'à l'autel de l'amour et jusqu'aux honneurs politiques. Doué d'un cœur droit et d'un jugement solide, il accomplira des œuvres utiles à la société et profitables à la patrie qu'il est fier de proclamer sienne.

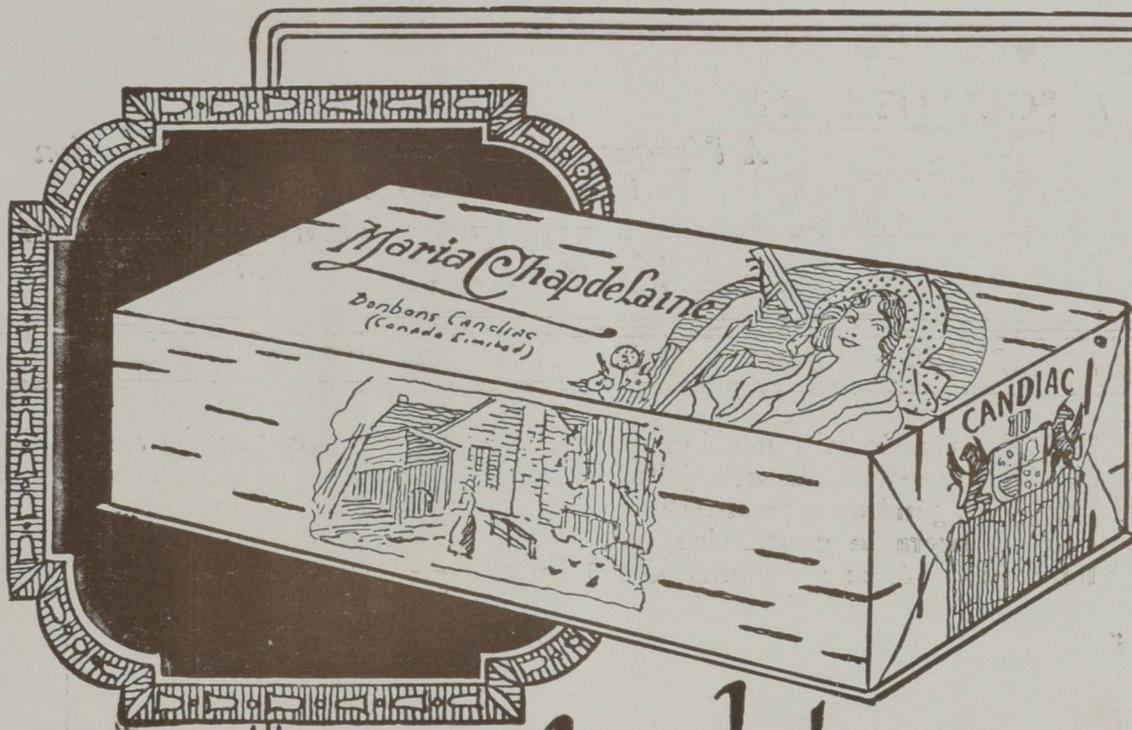
Ce beau livre ressemble plus à une histoire vécue qu'à un roman d'invention. Les tableaux de l'existence du colon et des mœurs de l'indigène algonquin, comme ceux de la vie paroissiale canadienne-française, ne le cèdent guère en vérité à ceux qu'ont brossés nos meilleurs écrivains du terroir. Et la note dominante de son récit est toute d'optimisme ; elle réjouit intensément notre fierté patriotique. Car, si la terre de chez nous était vue de telle façon par tous ceux qui s'y donnent, notre vie agricole, familiale et paroissiale saurait garder, au profit de la vie nationale toute entière, ses éléments les plus utiles, les meilleurs et les plus puissants, qui sont nés de la glèbe et qui assurent la survivance de notre race en ce vaste pays.

M. Crauve a fourni, à la curiosité de ses compatriotes de France, un fervent plaidoyer en faveur du Canada français. Il a donné, de plus, un nouveau motif d'attachement à notre sol, et la génération nouvelle, dont il est, comprendra mieux le sens du dévouement éclairé, de l'esprit de progrès, de l'intégrité dans l'esprit civique. Voilà un bien beau livre, illustré d'un exemple qui entraîne et d'une aimable et persuasive prédication. Je ne vois pas dans ce récit la stoïque fatalité qui désespère, dans *Maria Chapdelaine*, et j'y trouve plus d'une image, au sourire paisible et reposant, qui apparentent cet *Émigrant* au *Français* de Damase Potvin.

Alphonse DESILETS.

N. D. L. R.— Ce roman est en vente chez l'éditeur Jean Budry et Cie, 3, rue du Cherche-Midi, 3, à Paris, France.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



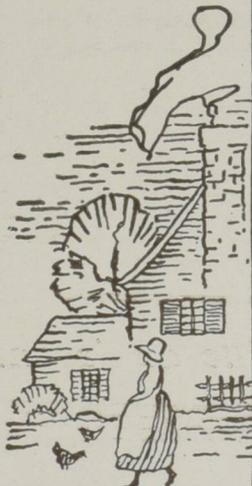
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfinis sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiés
- (Canada) Limitée -



IL Y A SOIXANTE ANS

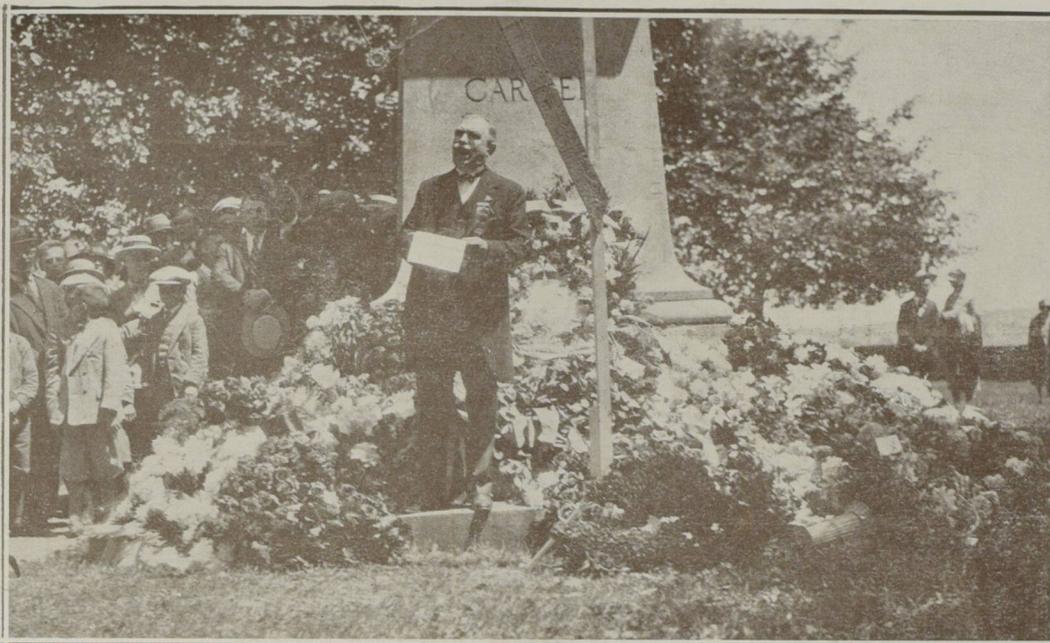


A l'époque de la naissance de la Confédération
et de la renaissance du Canada

QUEBEC avait une population de
55 000 âmes.

En 1937, 130,000 âmes. - QUEBEC a donc marqué son progrès.

A l'occasion du jubilé canadien, se lève pour Québec l'aurore d'une ère de prospérité. Des énergies puissantes apportent à sa généreuse nature des industries nouvelles. Lorsque Québec célébrera le centenaire de la Confédération dont elle fut le berceau, Québec comptera 300,000 âmes. :- :- :- :-



S. H. le maire de Québec, Le Dr Valmont Martin, au pied du monument Cartier, Parc Montmorency, le 1er juillet 1927, lors de la célébration du jubilé de diamant de la Confédération.

QUEBEC est la plus ancienne ville du continent américain.

QUEBEC est naturellement, au point de vue historique, la ville la plus intéressante de l'Amérique.

QUEBEC est incontestablement la ville la plus pittoresque du Canada et des Etats-Unis et son charme est insurpassable.

QUEBEC est la ville favorite du tourisme d'été et sa légitime coquetterie lui fait amon- tionner la vogue pour la saison d'hiver.

QUEBEC fière de son incomparable promontoire, est fière également de son magnifique port de mer, l'un des plus beaux du monde.

QUEBEC fière d'être la capitale d'une province prospère, est fière également de posséder le gigantesque pont sur le St-Laurent, l'une des merveilles du monde.

QUEBEC fière de neuf divers services de chemin de fer qui entrent dans ses limites est fière également d'être le terminus des grands transatlantiques aux plus puissants tonnages.

QUEBEC fière de ses anciennes industries, qui ont fait sa renommée, est fière également des nouvelles qui surgissent et de devenir le centre de distribution des énergies électriques de la province.

Québec, la ville du souvenir! :- Québec, la ville de l'avenir!